

*Juan G. Arintero, O. P.*

DÉVELOPPEMENT & VITALITÉ  
DE L'ÉGLISE  
ÉVOLUTION ORGANIQUE

*Arinteriana*

## L'évolution organique - Prologue

Ce long texte est le Prologue de *Desenvolvimiento y vitalidad de la Iglesia*, Fundación universitaria española, Seminario Suarez, Madrid 1974, t. 1, *Evolución orgánica* (pp. 1-46). Il est d'une importance majeure pour comprendre la pensée du P. Arintero.

Traduction Patrick de Pontonx

Tous droits réservés

2026 [arinteriana.fr](http://arinteriana.fr)

## DÉVELOPPEMENT ET VITALITÉ DE L'ÉGLISE

### TOME I

### ÉVOLUTION ORGANIQUE

### PROLOGUE

1.- Depuis près d'un siècle, à toute heure et sur tous les tons, les ennemis de l'Église affirment, sans se lasser, que l'Église catholique est à présent, sinon tout à fait morte, du moins moribonde et proche de sa fin. Pour eux, les grandes crises que traverse cette chaste épouse de l'Agneau divin et les épreuves terribles qu'elle traverse pour être de plus en plus purifiée dans le sang de l'Époux (Eph. 5,25-27) ne sont que les soubresauts de l'agonie ou le signe certain de sa perte. Les dissensions provoquées par certains fils rebelles, viciés par le monde, qui jugent selon les opinions vaines et les affirmations présomptueuses des hommes, sont considérées comme des symptômes de dissolution prochaine. L'inertie, la mollesse et la passivité de certains autres qui, par paresse ou par crainte, satisfaits de ne pas avoir perdu les talents reçus, les enterrent sans les faire fructifier, sont regardés comme les indices d'une paralysie mortelle ou d'une momification. L'activité prodigieuse qui est déployée, à la mesure de la gravité des circonstances, par les serviteurs prudents et fidèles passe elle-même, au jugement des incrédules, pour des mouvements plus ou moins désespérés, annonciateurs d'une prochaine et irréparable déroute.

Les malheureux que *le dieu de ce siècle a aveuglés pour que ne resplendisse pas en eux l'illumination de l'Évangile de la gloire du Christ* (2 Cor. 4,4), n'ont pas d'oreille pour entendre le témoignage pérenne de l'éternelle Vérité. Ils n'ont pas davantage d'yeux pour voir les réalités divines qu'ils ont devant eux, ni même pour lire dans l'Histoire comment ce merveilleux organisme, qui s'appelle l'Église catholique, à la différence de tous ceux que nous connaissons, au lieu de périr dans les grandes crises, ou de sortir affaibli de ses épreuves, s'y rajeunit et y trouve de nouveaux éclats. Il en est ainsi parce qu'elle s'y lave de la poussière terrestre et élimine les infiltrations du milieu hostile, toujours renouvelée, affinée, fortifiée et ornée de nouvelles splendeurs<sup>1</sup>.

Ainsi apparaît davantage – jusqu'au regard des anges eux-mêmes – la sagesse multiforme de Dieu qui a créé toutes choses et en a réservé les merveilles au développement de son Église (Eph. 3, 9-10). Même ce qui y paraît être des symptômes de mort est un signe d'inextinguible « *vitalité* ».

Tel est le sujet que je me propose d'étudier dans cet ouvrage, dont le titre aurait aussi bien pu être simplement : « *L'évolution de l'Église* ».

2.- Cependant, ce mot *d'évolution*, qui signifie de soi développement et progrès vital, est aujourd'hui malmené et dénaturé. On en abuse tellement qu'il est parfois identifié à son contraire, à savoir la *transformation* destructrice. Comme ce terme est ainsi contaminé par des erreurs pernicieuses, je lui préfère un titre moins expressif, moins graphique, mais non moins apte à signifier toute ma pensée, avec cet avantage de ne prêter à aucune équivoque suspecte, à aucune tendance réductrice et subversive ni à aucune interprétation tordue ou malicieuse.

On accuse la sainte Église d'être incompatible avec les sociétés modernes, parce qu'elle serait moribonde, morte ou momifiée. Je vais montrer sa prodigieuse vitalité. Toutes ces accusations tomberont par terre. Les vociférations hostiles seront dissipées ou confondues. On l'accuse d'être figée, pétrifiée et ennemie du progrès. Je montrerai comment sa vitalité est, sinon la source unique, du moins l'appui le plus ferme et l'aiguillon le plus efficace de tous les véritables progrès. On l'accuse également – comme le font les fausses églises, ses rivales – d'enseigner de nouvelles doctrines et de promouvoir des pratiques inconnues des temps apostoliques et non sanctionnées par les sept premiers conciles. Je montrerai comment elle est l'héritière légitime des promesses du Sauveur, dont les paroles sont *esprit et vie*, dont l'Esprit, *demeurant identique, vivifie et renouvelle tout*<sup>2</sup>, et dont la vie, bien que restant la même, se manifeste toujours plus abondamment – *afin que nous l'ayons en plus grande abondance* – en puisant de nouvelles ressources et de nouvelles manifestations de ses trésors inépuisables.

3.- Le mot *vitalité* dit, d'une part, unité parfaite et continuité et, d'autre part, expansion et rénovation. Il exprime ainsi l'identité et l'accroissement, la stabilité et l'évolution progressive véritable.

Il ne faut pas se dissimuler que des crises violentes accompagnent cette évolution. Ne les prendrions nous pas en compte qu'elles se chargeraient elles-mêmes de se rappeler à nous avec violence. Elles sont provoquées par de nombreux égarements, de nombreux éléments humains qui ne sont pas selon le Christ et qui, favorisant autant de systèmes extravagants, s'écartent du juste

milieu de la vertu. Ces systèmes peuvent être ainsi catégorisés : *l'intellectualisme idéaliste*, qui oublie le réel ; le *pragmatisme*, ou *positivisme*, qui se borne à l'expérience de la vie pratique ou à ce qui entre dans le champ de la vie sensible ; le *spéculativisme*, fasciné à l'excès par la raison raisonnée ; et le *sentimentalisme*, qui ne s'attache qu'aux émotions, aux intuitions ou aux impulsions du cœur. D'autres systèmes peuvent leur être rattachés, comme autant d'effets complexes. Ainsi du *traditionalisme pharisaïque*. Ce quietisme paresseux, qui résiste à l'expurgation de l'ancien ferment, empêche les rénovations spirituelles nécessaires et tend à l'immobilisme et à la momification. C'est pourquoi il mérite bien le nom "d'adamisme" ou de *fossilisme*. Ainsi, encore, de l'audacieux *modernisme*, innovateur et destructeur. Sous prétexte de renouveler ce qui est ancien et de ne pas manquer les avancées de la modernité, il cherche à rompre les liens de la tradition légitime, pour se laisser emporter par le vent de la mode et de toutes sortes de fantaisies humaines<sup>3</sup>.

4.- L'Église, pourtant, malgré les crises, suit un juste milieu et rejette également tous les extrêmes vicieux, pérenne incarnation du Verbe de vie, venue dans le monde pour être notre véritable *lumière*, et notre unique *chemin*. Elle est, en effet, la gloire du Christ, ou le Christ-Jésus lui-même, perpétué sur la terre à travers les siècles pour dire à tous les hommes les *paroles de vie éternelle* nécessaires à chacun. Elle est ainsi elle-même, à sa manière, *verbe de vie*, d'une vie qui est *lumière des hommes, pour illuminer tout homme qui vient en ce monde, et rendre tout l'homme parfait dans le Christ* (Col. 1,28). Tout l'homme, et pas seulement son cœur ou son entendement. Parce qu'elle ne vit pas, et elle ne fait pas vivre seulement de simples sentiments, moins encore de simples abstractions, mais de paroles de vie que les *yeux du cœur*, illuminés, perçoivent et sentent comme des réalités puissantes et éternelles (Éph. 1,18). Elle vit pour rendre témoignage à la Vérité. Cette Vérité, dont elle témoigne en la possédant et en la montrant, est une vérité concrète, pleine de vie, de splendeur et d'enchantements, capable de rassasier pleinement les intelligences et les cœurs, desquels elle fait jaillir continuellement des sentiments et des pensées ineffables de vie éternelle. Celui qui, en vérité, suit celui qui est la *Lumière du monde*, ne marchera dans les ténèbres, ni par l'intelligence ni par le cœur. En toutes choses il recevra une *lumière vitale* (Jn 4,14 ; 8, 12, 15, 26 ; 17,22).

L'Église est véritablement *sel de la terre* et *lumière du monde* (Mt 5,13-14). En toutes ses phases, elle demeure la même, sans se dissiper, sans s'obscurcir. Elle ne vieillit jamais. Elle ne perd jamais la conscience de son identité et de sa vitalité. Jamais elle ne se dément ni ne se transforme ou se corrompt. Jamais

elle n'admet les éléments mondains qui ne sont pas selon le Christ. Bien au contraire : par réaction vitale, elle les élimine et les repousse. En même temps, elle puise opportunément en elle, « tirant le nouveau de l'ancien », se renouvelant comme le phénix en une jeunesse perpétuelle, déployant la variété de ses splendeurs, illuminant les hommes selon leurs nécessités, portant en tous les siècles la parole éternelle qu'ils attendent d'elle pour leur salut<sup>4</sup>. Elle harmonise ainsi la spéculation et le sentiment, l'élévation des idées et un sens parfait de la réalité, un fidèle et inébranlable amour de la Tradition et le sens d'une continuelle rénovation, en corrigeant ou en évitant radicalement les désordres qui pourraient résulter de l'une de ces tendances, si elles devaient agir séparément.

Par sa vitalité indéfectible, l'Église vit et vivifie tous ceux qui la reçoivent, en leur donnant une vie intégrale et pleine. En vivant et en vivifiant autrui, elle *évolue* continuellement, sans *se transformer* jamais ni cesser d'être intégralement la même. Elle demeure celle que Jésus-Christ a instituée aux jours de son pèlerinage, celle dont il a voulu, comme le grain de sénévé, et conformément à la loi vitale qu'il a inscrite en elle, qu'elle se développe jusqu'à couvrir de son ombre toute la terre, croissant en tout selon Lui, pour pouvoir, en sa totalité, parvenir à la mesure de *l'Homme parfait*. Elle demeure, enfin, telle qu'elle devra régner – une fois atteintes sa plénitude et son expansion – comme digne Épouse du Christ, pour demeurer éternellement avec Lui dans la gloire de Dieu le Père. Telle est la *Vie et l'Évolution de l'Église* ! Tel est son développement et telle est sa vitalité !

5.- Quoi, l'Église, *évoluer* ! Ceux qui prennent le mot *évolution* au mauvais sens du terme, ou ne le considèrent qu'avec méfiance, regarderont une telle affirmation comme une hérésie, ou du moins comme une nouveauté suspecte. Mais ceux qui le prennent pour ce qu'il signifie, selon le sens que lui a donné saint Vincent de Lérins, - comme synonyme d'accroissement ou d'expansion – comprendront que cette expression ne signifie rien d'autre que la vie toujours croissante de la sainte Église catholique, dont la *catholicité* se manifeste précisément dans cette incoercible *expansibilité*.

La véritable évolution constitue un progrès, non un recul. C'est un acte d'édification, et pas de destruction. Elle implique un certain accroissement, une certaine expansion et une rénovation vitale. Elle exclut ce qui est dommageable, ce qui déprécie, démolit, dissout. En d'autres termes, elle exclut la transformation mortifère, laquelle détruit les éléments vitaux sous prétexte de les remplacer par des nouveautés artificielles, comme ont toujours tenté de le faire les faux réformateurs.

C'est ce que s'efforcent de faire aujourd'hui les *modernistes*, en proposant sous le nom "d'évolutions" toute une série de *transformations radicales*. Ils travaillent, non pas pour recueillir avec le Christ, mais pour éparpiller et dissiper ; non pour édifier sur les fondements éternels, établis une fois pour toutes, mais pour détruire tout l'édifice chrétien, en minant ses bases elles-mêmes. Ils détruisent le concept du dogme, de la foi, des sacrements, de la hiérarchie, de l'autorité ecclésiastique. Par les faux principes du positivisme et de l'agnosticisme, du criticisme, du pragmatisme et de l'immanentisme, qu'ils malicieusement amalgamés, ils ébranlent les fondements de la raison naturelle elle-même, qui doit démontrer les préambules de la foi et la crédibilité de nos dogmes très saints. A tous égards, ce n'est pas une rénovation mais une dévastation, une désolation. L'Esprit souverain de sagesse et d'intelligence, qui renouvelle toutes choses comme il convient, *forge des amis de Dieu et des prophètes*, et non pas des blasphémateurs, des séducteurs et des apostats. Les renouvellements qui sont les siens suivent un plan déterminé qui, en toutes les phases de sa réalisation progressive, demeure identique. Esprit de la Vérité même, jamais il ne peut se contredire, jamais il ne dément par l'un de ses organes véritables ce qu'il a affirmé par un autre. Par la main des réformateurs légitimes, il ne détruit pas ce qu'il a édifié pour toujours par celles des apôtres, des prophètes, des docteurs et des pontifes qu'il a suscités, ou des Conciles réunis en son nom.

Nous devons toujours nous renouveler, de plus en plus, oui, mais *dans l'Esprit éclairant notre esprit, et non pas en nous laissant porter à tous vents de doctrine* (Eph. 4,14-32), ni par quelque esprit que ce soit, qui soit contraire à celui de Dieu (1 Jn 4,1-6). Or celui-ci est *saint, unique, suave, pur* (Sag. 7,22). Ni il nie, ni il *ne dissout Jésus-Christ*, bien au contraire. Il nous porte à nous renoncer, à nous dépouiller complètement de nous-mêmes, c'est-à-dire du vieil homme et de tous ses agissements, de ce qu'il emprunte au monde, de ses appréciations et traditions humaines, pour nous revêtir de plus en plus de *l'Homme nouveau*, de toutes ses pensées et sentiments (Col. 3,9-12). De la sorte, une fois *débarrassés de l'ancien ferment*, nous deviendrons azymes de vérité et de sincérité (1 Cor. 5,7-8). Revêtus de celui qui est *Lumière du monde*, nous serons éclairés par la lumière de la vie, nous vivrons en tout comme des *enfants de lumière* (Eph. 5,8) et les ténèbres du monde ne nous envahiront plus. Nous serons de fidèles *disciples du Verbe*. Nous connaissons la Vérité, et *la vérité nous rendra libres* (Jn 8,31-32), nous préservant des tromperies du démon et du monde, des illusions et des assauts des passions humaines et des pièges de toutes les erreurs anciennes ou modernes. C'est à cette condition seulement qu'il est possible d'édifier solidement selon la volonté du Père, sans détruire en rien son œuvre, sans désédifier notre prochain<sup>5</sup>.

Il ne faut pas, sous prétexte d'éviter les excès de la stagnation, c'est-à-dire la pétrification du *conservatisme*, verser dans l'extrême opposé, bien plus dangereux, qui est celui du *modernisme*, lequel conduit au suicide sous prétexte de revivification. Les modernistes, dans leur prétention à *savoir sans mesure*, sans « *sapere ad sobrietatem* », se dissipent en leurs pensées, se laissent séduire par des *philosophies vaines et fausses, fondées, non sur le Christ, mais sur des apparences humaines et les maximes du monde*. Ils prétendent mieux comprendre que l'Église le message de lumière et d'amour qu'elle est chargée de porter et d'annoncer à tous les hommes. Se croyant capables d'expurger par une critique acérée les anciens éléments profanes qui ont pu s'infiltrer dans la doctrine catholique, ils se laissent en réalité envahir, et sans résistance aucune, par les erreurs modernes. Ils sont ainsi conduits du rationalisme au panthéisme et à l'athéisme, ou, pour le moins, à ce naturalisme déprimant et asphyxiant qui, sous prétexte d'assurer notre *autonomie*, sature aujourd'hui toute l'atmosphère scientifico-sociale<sup>6</sup>.

Pour se prémunir de cette contagion et éviter radicalement les dégâts du modernisme, il n'est rien de plus à propos que de susciter, en soi et chez les autres, le vif sentiment de la foi. Il faut fomenter l'amour de la Tradition catholique et le respect de l'autorité établie par Jésus-Christ. Il faut purifier nos *sens spirituels* par la fidèle pratique des vertus chrétiennes, de manière à tout sentir avec notre sainte mère l'Église, sans jamais nous illusionner nous-mêmes. Ainsi purifiés, les yeux de nos cœurs ne tarderont pas à être éclairés par les dons très précieux d'intelligence et de sagesse, sans lesquels personne ne peut jouir de l'intimité du Père des lumières<sup>7</sup>. Par ces dons, en revanche, nous pourrons d'une certaine manière – comme le dit saint Thomas – *voir les réalités divines et sentir leur ineffable douceur, en goûtant et voyant comme est bon le Seigneur*. Si nous restons toujours attentifs à conserver l'unité de l'Esprit par les liens de la paix, compte tenu de ce que nous ne formons qu'un seul corps (Eph. 4, 3-4), alors la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, prendra sous sa garde nos cœurs et nos pensées, dans le Christ Jésus (Phil. 4,7). Elle les gardera de la perversion des vices et des erreurs humaines, en excluant de nous le ferment contagieux de l'agnosticisme et du naturalisme, du criticisme rationaliste et de l'immanentisme panthéiste, qui produisent tant de ravages aujourd'hui.

Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons cesser de nous *conformer au monde présent*, et *renouveler notre jugement afin de discerner le parfait bon plaisir de Dieu* (Rom. 12,2). Si nous ne nous réformons pas de cette manière, avec cet Esprit qui crée et renouvelle toutes choses (Ps. 103,30), sans rien détruire que les éléments de mort et le *corps de péché*, alors nous nous affaiblirons toujours davantage (*Ib.* 29), de sorte que nous nous laisserons facilement envahir par la

contagion naturaliste et séduire par le modernisme, lesquels prétendent apporter la rénovation et l'évolution alors qu'ils ne font que conduire à la mort et à une complète dissolution<sup>8</sup>.

6.- Pour éviter ces extrémités, il faut cependant se garder de basculer dans les extrémités opposées, parce que les extrêmes, outre qu'ils sont vicieux, se touchent en général. Ce n'est pas une solution, pour éviter les nouveautés fatales du modernisme, de tomber dans la paralysie mortelle de l'*antiquisme* ou de l'*adamisme* qui, faute de vouloir se dépouiller du vieil homme, peut difficilement se revêtir du nouveau. En ne cherchant pas à vivre pleinement selon Jésus-Christ, pour croître en Lui et contribuer de la sorte à l'édification de l'Église (Eph. 4, 12-16), celui qui réagit ainsi ne pourra que se laisser gagner par les tromperies du monde, et tituber – comme un enfant inconstant – selon des vents contraires à la foi ou à la morale. Il désédifiera, sans pouvoir dissiper les erreurs anciennes ou nouvelles qui l'environneront de plus en plus. Pour éviter tous ces travers, il n'y a qu'une solution : suivre fidèlement celui qui est la *Lumière du monde*. Seule sa *lumière* de vie peut nous faire voir et comprendre les enchantements de la vérité. A le suivre, nous pourrions vivre et agir en tout selon son Esprit (Gal. 5,25), lequel renouvellera certainement la face de notre terre et nous conduira sur une voie droite, en nous préservant de toutes sortes de voies hasardeuses (Ps. 103,80 ; 142,10). C'est ainsi que s'efforcent de vivre les vrais chrétiens. Ceux-là cherchent en toutes choses à se conformer à l'homme nouveau, lequel se renouvelle de jour en jour dans la connaissance (Col. 3,10), afin de servir Dieu, non selon les jugements des hommes ni selon la vétusté de la lettre, qui tue, mais selon la nouveauté de l'Esprit, qui vivifie (Rom. 7,6 ; 2 Cor. 3,6).

Je le répète : on ne peut pas éviter les infiltrations de l'esprit ambiant, ni la contagion des nouveautés pestilentielles qui l'accompagnent si l'on ne s'attache pas résolument à purifier et à perfectionner son cœur, son intelligence et ses sens, en se prêtant à cette mystérieuse rénovation spirituelle qu'opère l'Esprit de sagesse et d'intelligence en tous ceux qui s'efforcent de ne lui résister en rien. Il faut s'appliquer à être en toutes choses dociles à ses motions internes, aux lumières qu'il nous apporte, à la voix extérieure des Pasteurs qu'il a placés à la tête de l'Église pour la gouverner et guider les âmes.

7.- Mais, me dira-t-on, en quoi peut bien consister cette *rénovation*, si bénéfique qu'il nous faille tant chercher à la réaliser ? En ce qu'elle a toujours consisté : à nous dépouiller de plus en plus – comme le dit l'Apôtre – du vieil homme, de ses actes mauvais, de ses habitudes invétérées, lesquels corrompent

*selon les désirs de l'erreur*, pour nous revêtir de l'homme nouveau, créé dans la justice et la sainteté de la vérité, et qui se renouvelle jour après jour dans la connaissance de la Vérité (Cf. Eph., 4, 22-24 ; Col. 3, 9-10). En d'autres termes, cette rénovation consiste à fuir les ténèbres du monde pour suivre fidèlement Jésus-Christ, qui est *chemin, vérité et vie*. Car en suivant ses pas, en imitant ses merveilleux exemples et en pratiquant ses conseils, selon notre état et notre condition, nous servons Dieu et le prochain à la mesure *de notre charisme propre* – comme disait saint Clément. Ainsi, nous contribuerons à édifier le Corps mystique, en lequel nous trouverons *une lumière de vie*. En nous approchant ainsi de Lui – Soleil de justice – nous serons véritablement *illuminés*, sans être confondus (Ps. 33,6). Parce que *la confusion n'atteint pas celui qui écoute la Sagesse, et ceux qui travaillent en sa présence ne s'égareront pas* (Ecl. 24,30). Si nous nous mettons ainsi à l'école de la souveraine Vérité, en cultivant les talents que nous avons reçus, nous grandirons *en grâce et en connaissance du Sauveur* (2 Pierre, 3,18). En nous tenant ainsi auprès du *bon Pasteur* de nos âmes, et en le suivant comme de fidèles brebis, nous recevrons de lui la vraie vie éternelle (Jn, 10,28). Car, en grandissant - avec sa proximité amoureuse - en sainteté et en vérité, la lumière de vie qu'il nous communique dissipera les ténèbres des erreurs et des vices qui nous enveloppent pour que nous demeurions pleinement possédés par l'Esprit de Vérité lui-même, au point que ce ne sera plus nous qui vivrons et agirons – selon nos attaches à la terre – mais que ce sera Jésus-Christ lui-même qui agira par nous et vivra en nous (Gal., 2,20). Voilà comment doivent se renouveler dans l'Esprit tous les membres de la sainte Église, pour vivre purs, robustes et saints, et contribuer à restaurer toutes choses dans le Christ<sup>9</sup>.

En effet, à mesure que les membres de l'Église se renouvellent, la face du Corps mystique tout entier<sup>10</sup> se renouvelle aussi, qui doit poursuivre son *édification dans la charité, en grandissant et en progressant en tout, comme celui qui est sa Tête* : « en âge, en sagesse et en grâce » (Luc 2,52), jusqu'à atteindre la plénitude du Christ (Eph., 4, 12-16). Nous avons ainsi les trois formes principales de progrès ecclésial que je tâcherai d'examiner dans cet ouvrage. En connaissant le mode selon lequel l'Église de Dieu s'est déjà développée et renouvelée, nous pourrions, sur le fondement de son histoire, de son expérience et de sa doctrine, mieux inférer ce que seront ses évolutions postérieures et les rénovations de cette Épouse mystique, jusqu'à parvenir à la plénitude de son expansion et de sa beauté, pour paraître devant son Époux, toute pure, belle et sans tache (Éph., 5,27).

**8.-** Le progrès chrétien, comme tout progrès réel, consiste à conserver fidèlement tout ce qui est bon dans ce que l'on a reçu en héritage, à le cultiver,

pour qu'il ne soit pas détérioré, à le faire fructifier et à l'accroître, à le compléter, par des acquisitions ou des assimilations nouvelles. Il en est ainsi lorsque l'on éprouve toutes choses et que l'on accepte de retenir celles qui s'avèrent bonnes et légitimes (1 Thes., 5,21), d'où qu'elles viennent, anciennes ou modernes, parce que toute vérité, toute bonté, où qu'elle se trouve, est de Dieu<sup>11</sup>, et de rejeter et d'exclure tout le mal qui a pu s'introduire ou qui tente de s'infiltrer, parce que ce qui est mauvais, qu'il soit nouveau ou ancien, vient toujours de l'ennemi, le perpétuel semeur de zizanie<sup>12</sup>.

Tel est le progrès essentiel. Le progrès accidentel consiste à modifier opportunément, en harmonie avec les circonstances, tout ce qui de soi est variable ou demande à être modifié selon les temps et les lieux, pour exploiter au mieux les différentes conditions d'existence. Ainsi, il faut s'adapter, autant qu'il est possible, à toutes sortes d'hommes, *pour se faire tout à tous, afin de les gagner tous*. Il faut prendre soigneusement en compte les nécessités particulières de chaque époque, de chaque pays, pour pouvoir y répondre, et il faut être capable de parler à chacun en son propre langage, et selon sa *mentalité*, afin qu'il puisse nous comprendre et nous rencontrer. Dans le cas contraire, à cause de notre négligence et de notre incurie, ils continueront sur une mauvaise voie, en s'éloignant toujours davantage de l'Église en ne tenant compte que des doctrines de l'erreur<sup>13</sup>.

Parler ainsi selon une *forme nouvelle* ne signifie pas préférer des nouveautés aventureuses, selon le goût pervers de ce siècle – ainsi que le font les novateurs, parce que ce sont des mondains<sup>14</sup> – mais s'efforcer de mieux exprimer, de manière plus opportune, les mêmes vérités salvatrices, toujours nouvelles et toujours anciennes : « *Non nova, sed nove* ». Nous pouvons parfaitement, et même nous devons employer parfois un certain *technicisme moderne*, pour faire notre profit des véritables avancées et nous adapter davantage à la mentalité contemporaine, comme l'a fait saint Thomas en utilisant l'aristotélisme pour s'adapter à la culture de son époque et utiliser la propriété de nombreux termes bien élaborés afin de mieux exprimer et défendre la vérité catholique<sup>15</sup>. Voici comment l'Apôtre décrit le docteur chrétien : « Attaché à l'enseignement sûr, conforme à la doctrine, *capable, à la fois, d'exhorter dans la saine doctrine et de confondre les contradicteurs* » (Tite, 1,9). Il faut cependant prendre garde, quand on use d'un langage *moderne*, qu'il ne tourne pas en *moderniste*, c'est-à-dire qu'il ne soit pas imprégné d'idées nouvelles qui ne soient pas *saines*, ces dernières s'infiltrant avec l'impropriété de ces expressions ambiguës ou suspectes que goûte tant la fausse science. Ce sont ces « *discours creux et impies* » que le même Apôtre commande d'éviter (1 Tim. 6,20) pour conserver pur le dépôt révélé, parce que, comme en avertit

saint Thomas, citant saint Jérôme, « *des formules inconsidérées font encourir le reproche d'hérésie* »<sup>16</sup>.

9.- Pour mieux éviter ces excès et tant d'autres, je me suis efforcé d'unir aux spéculations abstraites de nombreuses réflexions propres à favoriser la piété et à stimuler la foi vive, en associant autant qu'il est possible la dogmatique à la mystique et en consacrant à cette question une grande partie de ce travail<sup>17</sup>.

Les Pères n'ont pas procédé autrement, chez lesquels les réflexions inspirées par la piété et les spéculations dogmatiques sont étroitement liées. Il en est de même des grands fondateurs et des principaux représentants de la théologie scolastique. Si ces derniers ont été de si excellents théologiens, c'est parce qu'ils n'étaient pas seulement de grands penseurs mais aussi de grands mystiques. Personne ne peut en effet être un *théologien parfait* s'il ne complète la *science* spéculative par cette *sagesse mystique*, plus expérimentale que théorique<sup>18</sup>. Ceux qui l'abandonnent, en revanche, perdront le goût et le sens des choses de Dieu. Ils tomberont nécessairement dans de nombreuses et vaines subtilités, dans de sèches et stériles abstractions, sans chaleur et sans vie, causant fatigue et répugnance. Alors que *ceux qui cultivent avec ferveur* cette sagesse resplendiront par leurs bonnes œuvres. Même leurs paroles, imprégnées en quelque sorte de *lumière de vie*, seront source de *vie éternelle* (Ecl. 24,61) pour ceux qu'elles attireront, captiveront et édifieront, de sorte que le Père céleste sera trouva glorifié en tous (Mat., 5,16)<sup>19</sup>.

Si les docteurs scolastiques ont en général jugé opportun d'étudier séparément la dogmatique de la mystique, ils n'en ont pas moins consacré à cette dernière de précieux ouvrages, par lesquels ils ont donné vie à leurs travaux spéculatifs, pour favoriser la piété *qui est utile à tout*, y compris à mieux comprendre et à mieux exposer les vérités abstraites, et sans laquelle il n'est pas possible de posséder la véritable Sagesse (Sag., 1, 4-5 ; 6, 17-18 ; Prov., 1, 7).

En effet, ce n'est pas en la dissolvant ou en la dissociant que l'on peut acquérir une connaissance pleine et exacte de la Sagesse de Dieu, c'est-à-dire du Christ-Jésus (1 Jn, 4, 3). Le Christ est, à la fois, *chemin, vérité et vie*, de sorte que ne peut pas le connaître réellement comme *vérité* celui qui ne le fréquente pas assidûment comme *chemin* pour sentir et expérimenter sa vertu comme *vie*<sup>20</sup>. En revanche, « *heureux l'homme qui médite sur la sagesse et qui raisonne avec intelligence, qui réfléchit dans son cœur sur les voies de la sagesse et qui s'applique à ses secrets* » (Eccles., 14, 20-21)<sup>21</sup>.

Ce n'est qu'ainsi qu'on peut parler d'Elle en toute propriété et vérité, en parlant de l'abondance du cœur et sur le fondement d'une vive connaissance

expérimentale. Autrement, les paroles auront beau être vraies en elles-mêmes, elles seront froides et sans âme, comme de pures abstractions, et ne porteront que peu ou pas du tout à l'édification. D'où cette propension à se répandre en vaines curiosités, si fréquente chez les théologiens dissipés y discutailleurs, qui se soucient peu d'associer la piété ou la dévotion à la spéculation, comme s'il importait peu de sentir la profondeur de ce que l'on dit pour la faire sentir également aux autres, en l'exprimant convenablement, et comme s'il n'était pas préférable de sentir la composition que de savoir simplement la définir (cf. Kempis, I, c. 1).

«*Vive, efficace et pénétrante est la parole de Dieu*» (Hébr., 4, 12). Ceux qui aiment plus à spéculer et à discuter d'elle *qu'à en vivre*, pour sentir vivement et faire sentir sa vertu, quoi qu'ils pensent, et quoi qu'ils disent, ceux-là ne la connaissent pas bien<sup>22</sup>. Ainsi, fût-ce inconsciemment, ils sont portés à réduire jusqu'aux doctrines les plus élevées à de simples formules rationnelles, totalement abstraites, liées par une logique de fer, pour former un corps, en apparence solide, mais sans plasticité et sans vie. Ils coupent ainsi les ailes du cœur. Ils étouffent les plus nobles aspirations de l'âme chrétienne. Celle-ci, à travers la lettre, veut aller droit à l'esprit, pour s'aller abreuver toujours à l'inépuisable source *d'eau vive* qui comble et donne la vie éternelle, c'est-à-dire à la Réalité ineffable qui doit palpiter sous nos mots, et en déborder, parce que les paroles humaines sont incapables de la *contenir*.

Si l'on donne trop d'importance à l'intellect sur l'esprit (1 Cor., 14, 15-20), et à la raison sur le cœur, c'est-à-dire à la froide spéculation sur la vie affective, alors on perturbe un équilibre vital. A trop vouloir préciser ce qui par nature transcende les catégories de nos concepts et définir avec rigueur l'indéfinissable et l'incompréhensible, on en vient à le défigurer et à l'abaisser, à le priver de ses enchantements naturels et à l'exposer au discrédit, dès lors qu'il n'est pas possible de faire apprécier ce que l'on n'a pas apprécié soi-même. Pour estimer et apprécier cette réalité à sa juste valeur, il importe d'aller à elle *de tout son cœur, de toute son âme, de toutes les énergies* de son âme (Mat., 12, 30). D'une certaine manière, davantage avec le cœur qu'avec l'intelligence, parce que c'est en lui qu'entrera la véritable illumination (Mt., 5, 8 ; Éph., 1, 18 ; 1 Jn 4, 7-8)<sup>23</sup>. Celui qui ne ressent pas les ineffables enchantements de la doctrine révélée, qui la conçoit davantage comme un moyen d'illustration que comme un moyen d'édification, en donnera une image vieillie et pauvre comme les prismes humains au travers desquels il la regarde ou comme les systèmes caducs en lesquels il prétend la faire entrer de force. C'est ainsi que l'on parvient à en dégoûter les intelligences formées dans d'autres moules, ou à la rendre peu attractive à ceux qui, avec raison, désirent la regarder avec les yeux simples et purs d'un cœur chrétien. Ceux-là voudront

être édifiés par des paroles de vie éternelle, et n'auront que faire de s'enfler d'une *science de froides abstractions et de vains fantasmes qui n'offrent à l'âme aucune réalité vivante et ne donne aucune véritable impulsion vers le bien*. Telle est - comme la définit fort bien la *Revue thomiste* (janvier 1906, p. 747) - la théologie qui n'est étudiée que selon la raison, sans que le cœur y prenne part : une science *de stupide curiosité* ou de *vanité honteuse*, comme dirait saint Bernard<sup>24</sup>.

Tout au contraire, si nous cultivons un sens vivant de la Vérité, nous vivons de son esprit. Notre intelligence ne l'enfermera pas dans la matérialité et l'étroitesse de la lettre - dont on a dit, non sans raison, qu'elle tue : « *littera occidit* ». À travers le sens nécessairement analogique de nos pauvres expressions, nous percevrons en quelque manière l'infinie Réalité divine, laquelle, transcendant toutes les représentations possibles, ne peut jamais être épuisée ni exprimée adéquatement par aucune sorte de paroles ou de formules, parce qu'elle est *ineffable*<sup>25</sup>.

C'est parce qu'ils ne sentent pas bien cette *ineffabilité*, parce qu'ils ne la prennent pas toujours en compte, que les *spéculativistes* manifestent, dans la pratique, cette lamentable propension à présenter les formules théologiques comme si elles étaient totalement équivalentes aux vérités représentées, et à les employer, par voie de conséquence, par une multiple série de syllogismes, comme des expressions *adéquates*. Capables de donner fidèlement à tous les termes qu'ils utilisent la même rigoureuse équivalence, ils en déduisent des conclusions étranges, qui deviennent l'origine féconde d'erreurs, de confusions et de disputes. De telles déductions, quoiqu'elles paraissent être contenues dans la pure *matérialité littérale*, ne le sont pas au sens vital et divin des prémisses, lequel tend, de soi, à exclure ces violences et ces pressions imposées par une dialectique de fer<sup>26</sup>.

Il n'est pas contestable que l'excessive prépondérance de la spéculation sur l'expérience et le sentiment du cœur perturbe l'équilibre de la vie intégrale. Elle fait perdre à la doctrine, au moins en partie, sa souplesse organique et, avec elle, l'esprit qui doit toujours l'animer. Il n'est pas rare que certains auteurs, manquant de cet esprit et de sens chrétien, manient les plus hautes expressions dogmatiques avec la même froideur et la même désinvolture - ou la même inflexibilité logique - que s'il s'agissait d'algèbre, de métaphysique ou de toute autre *question rationnelle* entrant parfaitement dans les catégories de nos concepts philosophiques, de leurs expressions et de leurs formules respectives.

C'est pour cela qu'ils sont parfois conduits, inconsciemment, à rendre la vérité absolue et éternelle de nos dogmes sacrés solidaires de systèmes et de technicismes perfectibles, limités et même transitoires. Ils permettent ainsi à

ceux qui, avec le temps, jugent ce technicisme dépassé, de penser qu'avec lui les choses saintes qui lui paraissent liées le sont aussi, comme si ces réalités ineffables pouvaient être exprimées *adéquatement et univoquement* en fonction de nos systèmes humains. Pire encore, ils les exposent à nier la valeur analogique des formules dogmatiques elles-mêmes, à les vider de leur sens objectif pour les réduire à de simples *symboles* conventionnels pouvant être librement et indifféremment remplacés par d'autres.

Pour éviter ces excès, il est nécessaire que la théologie de la raison soit complétée de quelque manière par celle du cœur, de même que celle-ci est complétée et corrigée par celle-là. En effet, la mystique a besoin, pour ne pas se laisser égarer par les illusions de l'esprit propre, d'être orientée d'une certaine manière par les sages formules élaborées par la pensée scolastique. Réciproquement, la scolastique, pour ne pas dégénérer en un spéculativisme philosophico-naturaliste stérile, doit vivifier et féconder ses formules selon le *sens ineffable* que leur donnent les cœurs véritablement *éclairés*. En d'autres termes, elle doit être au contact de *l'expérience mystique*, laquelle n'est rien d'autre que le *sens vivant* qu'a l'Église elle-même des réalités divines (Phil., 2,5). De la sorte, ces deux théologies doivent s'aider et s'appuyer l'une sur l'autre pour éviter toute déviation. C'est ainsi qu'elles constituent une science directrice pour la vie intégrale du chrétien : la véritable *theologia mentis et cordis* que l'on rencontre chez les grands théologiens du moyen-âge, dont nous savons parfaitement qu'ils ne furent pas moins *contemplatifs* que *spéculatifs*<sup>27</sup>.

**10.-** Ils n'ont pas toujours été bien imités. C'est l'une des raisons pour lesquelles on doit si souvent déplorer ce déséquilibre spéculativiste, qui expose à tant de déviations et de réactions violentes<sup>28</sup>. Comme elle est étrange, cette espèce de *naturalisme* ou de *rationalisme théologique*, qui tend en quelque sorte à paralyser et à pétrifier et qui, en retour, provoque les effets délétères d'un rationalisme opposé ! Les uns invoquent des raisons - ou plutôt des *déraisons* - humaines pour présenter la vérité divine *vivante* comme statique et inerte, en la *crystallisant*, comme on dit aujourd'hui, pour la maintenir inaltérable, jusqu'à donner à l'Église un certain aspect rigide, comme celui d'un squelette ou d'un cadavre - renforçant ainsi les thèses de ceux qui la donnent pour *morte*. Ne manquent pas non plus les déraisons qui prétendent prouver le contraire, en présentant cette vérité comme sujette aux changements les plus radicaux des opinions humaines, et l'Église comme si elle était prise dans un tourbillon de révolutions et de transformations, à l'image des fausses religions et des empires terrestres. C'est à cela, en effet, qu'inclinent les tendances dites *modernistes*. Ces dernières proviennent à leur tour d'un manque de perception de la profondeur des vérités chrétiennes, ce qui les

conduit à se laisser porter par les impressions *de la mode*. En tout changement, si destructeur soit-il, ces tendances croient voir *le progrès* et la vie qui sont si nécessaires<sup>29</sup>.

En ne faisant pas toujours droit, comme il le faudrait, à une légitime nouveauté d'expression et en ne présentant pas toujours la beauté de ce qu'il y a d'ineffable dans la vérité éternelle, on en est venu peu à peu à faire passer un certain nombre de gens de l'indifférence religieuse à cette haine aujourd'hui si répandue contre le "surnaturel", à cette plaie du naturalisme qui étouffe et abrutit et dont la contagion se répand partout. L'influence *naturaliste* apparaît parfois jusque dans le langage d'un grand nombre de personnes qui passent pourtant pour être de bons catholiques et - ce qui est plus lamentable encore - dans le langage des ecclésiastiques. Il en est ainsi de ceux qui ont désormais honte de parler de *miracles*, parce que ce serait « *peu scientifique* », et qui ne voient plus *en tout*, comme ils le devraient - jusque dans les événements les plus humbles - les amoureuses dispositions du Père céleste, perdant ainsi de vue, par la même occasion, l'esprit filial avec lequel ils devraient les recevoir pour accomplir fidèlement, en privé comme en public, la mission très spéciale qui leur a été confiée.

Ce défaut de *don de science* fait perdre le vrai *sens de la réalité* et jusqu'à la capacité même, dans la pratique, d'offrir la vérité sous tous ses aspects. Celui qui ne sait présenter que l'ancien sans rien de nouveau, ou l'inverse, quoi qu'il en pense, n'est pas *un scribe versé dans les choses du royaume de Dieu*. S'il l'était, il tirerait avec sagesse de l'inépuisable trésor de la divine Tradition le nouveau de l'ancien (Mat., 13, 52) ; d'abord le nouveau, selon l'ordre des choses, qui attire davantage, mais sans omettre ce sans quoi il n'est rien : « *Nova et vetera* ». Il se garderait également d'enfermer le vin nouveau - celui des progrès légitimes - dans des outres si vieilles et si usées qu'elles le gâtent ou le gaspillent faute de pouvoir le contenir sans qu'il ne se corrompe (Lc 5, 37). « *Le vin nouveau doit être mis dans de nouvelles outres* » (Mc 2, 22).

Ainsi, il ne suffit pas qu'une chose soit ou paraisse nouvelle pour qu'on doive la tenir pour mauvaise ou suspecte ; toutes les grandes rénovations, les inventions ou les institutions par lesquelles Dieu est venu au secours de son Église, ont commencé comme des *nouveautés*, et, de fait, elles furent dénoncées comme telles par les paresseux et les pusillanimes<sup>30</sup>. Il est donc nécessaire de les examiner et de les éprouver pour en retenir ce qui est bon (1 Thess. 5, 21). Ce bon et ce nouveau dont nous avons tant besoin - au regard des conditions nouvelles de la vie - les cœurs assoiffés de justice les sentent ou les pressentent bien avant les intelligences curieuses et subtiles qui ne veulent rien voir qu'à force de syllogismes ou, ce qui est pire, selon de pauvres visées humaines, toujours si disproportionnées et si éloignées des pensées divines<sup>31</sup>.

Une réaction excessive au sentimentalisme protestant et à ses variations illimitées a conduit à ajouter fort souvent à l'aridité abstraite une immobilité et une insensibilité extrêmes et, avec elles, la propension croissante à résister, comme à des nouveautés pernicieuses, aux nouvelles dévotions et aux institutions qui sont engendrées par la piété chrétienne, lesquelles, légitimes, sont toujours des foyers de lumière et de vie par lesquels le souverain *Esprit de révélation et de sanctification* renouvelle et rajeunit l'Église. Les cœurs purs, dont les yeux sont déjà bien *éclairés*, sont incontestablement ceux qui peuvent le mieux sentir et pénétrer - unis aux plus augustes et aux plus cachés des mystères qui leur sont réservés<sup>32</sup> - les virtualités latentes du royaume de Dieu, parce qu'ils possèdent pour cela *l'Esprit qui sonde tout, jusqu'aux profondeurs de Dieu* (1 Cor. 2, 10). A la lecture fidèle du véritable Livre de vie « *en lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse céleste* », ils progressent peu à peu dans la connaissance « *des suréminentes grandeurs de Jésus-Christ qui ne peuvent s'exprimer par des paroles humaines et dépassent toute science* » (Eph. 1, 17-19 ; 3, 16-19). Eux savent « *combien sont grandes les ineffables douceurs réservées à ceux qui craignent Dieu* » (Ps. 30, 20) et connaissent ces merveilles divines dont saint Thomas dit qu'elles « *ne peuvent être vues que de ceux qui les ont déjà savourées ; c'est pourquoi il est écrit : Goûtez et voyez* » (in Ps. 33). Ainsi l'amour divin communique aux âmes simples une puissance intuition et une sagesse admirable, dont manquent ceux qui se présument sages et discrets (Mt 11, 25)<sup>33</sup>. Elles trouvent dans la sublime *folie de la Croix* la véritable science et la véritable prudence, devant lesquelles toutes les autres, quelque lumière et quelque secours qu'elles apportent, sont folie et ignorance<sup>34</sup>.

Ainsi, comme les saints, elles sentent et même pressentent avec *le sens du Christ* (1 Cor. 2, 16) les nouvelles nécessités que d'autres sont incapables de connaître, et, poussées par la charité qui les *presse*, elles apportent, au temps opportun, le remède adapté. « *Le cœur du sage comprend le temps et ses exigences* » (Ecl. 8, 5), alors que le sot, par la dureté même et l'insensibilité de son cœur, confond tout. Concevant la vérité divine comme si elle était prisonnière des moules de la pensée d'une époque et l'Église *catholique* comme si elle était "confinée" aux exigences d'un lieu et d'un temps, il tend constamment à introduire un déséquilibre entre les réalités vivantes qui *évoluent* continuellement et les concepts qui, appelés à servir de normes directrices, demeurent stationnaires et comme *pétrifiés*<sup>35</sup>.

La piété fervente, en revanche, suit les intuitions du cœur, les impulsions sûres et les *instincts* de la vie chrétienne, elle sait s'adapter à toutes sortes de conditions, pour se faire *toute à tous*. Elle renouvelle de la sorte le progrès de la discipline, et avec lui celui de la saine doctrine. C'est ainsi qu'elle en renouvelle les splendeurs lorsque l'Esprit-Saint intervient solennellement par

les organes authentiques du Magistère, produisant ainsi une grande effervescence de la piété et une rénovation générale de la vie chrétienne<sup>36</sup>.

**11.-** Cependant nous pouvons et nous devons tous prendre part à ce progrès, bien qu'il s'effectue toujours sous la direction de l'autorité, en faisant en sorte, selon la mesure de nos moyens, de favoriser en toutes choses les intérêts suprêmes de la divine Vérité et en travaillant, selon notre état, à accroître les trésors de la Sagesse céleste. En effet, il nous est demandé à tous de contribuer à l'édification commune<sup>37</sup> par tous les dons que nous avons reçus (1 Pierre, 4,10), très spécialement par la charité (Éph., 4, 2-16), laquelle *édifie* véritablement en tout (1 Cor. 8,1 ; 12,7 ; 14,3,12), y compris dans l'ordre doctrinal. Il n'est pas douteux – comme le relevait le Vénérable Louis de Blois (Blosius)<sup>38</sup> – qu'un cœur embrasé d'amour divin peut donner à une petite vieille analphabète une connaissance plus parfaite des choses célestes que tout ce qu'un théologien, si renommé soit-il, a pu acquérir par la seule spéculation. Cette plus grande connaissance – sans la manifestation de laquelle, selon sainte Catherine de Gênes<sup>39</sup>, *il n'y aurait sur la terre que confusion et mensonge* – ne peut rester emprisonnée dans l'âme. Comme si cette dernière avait en soi un volcan la consumant jusqu'aux os et la faisant défaillir (Jérémie 20,9), elle ne pourra résister à ses ardeurs. Elle se répandra dès lors en affections et en paroles enflammées, en vives étincelles d'amour qui illumineront, embraseront et se propageront par vagues de lumière et de feu, en irradiant cette lumière *vitale*, dont sainte Madeleine de Pazzi<sup>40</sup> disait qu'elle illumine et vivifie toute l'âme, ses pensées, ses sentiments, ses actions et ses paroles. Ainsi se produit l'expansion vitale des nouvelles dévotions et des nouvelles inventions de l'amour. Issues de cœurs emplis de lumière, elles deviennent autant de sources de doctrine, dont s'écoule *une eau de sagesse salutaire* qui féconde l'Église. Les âmes emplies d'amour, à la ressemblance de l'écrivain sacré, ne cessent de la sorte d'offrir au divin Amant les fruits anciens et nouveaux de l'agréable jardin de leurs cœurs : « *A nos portes sont tous les meilleurs fruits. Les nouveaux comme les anciens, je les ai réservés pour toi, mon bien-aimé* » (*Cantique*, 7,13).

Ceux qui ne participent en rien de cette ardeur vitale et qui, endurcis, résistent à recevoir de si saintes influences, ont beau répandre apparemment beaucoup de lumière par leurs froides spéculations, il s'agit en réalité d'une lumière stérilisée ou *athermique*, qui assombrit plus qu'elle n'éclaire : parce qu'il ne s'agit pas d'une lumière *de vie*, ni d'une parole de charité qui édifie, mais bien plutôt d'une vaine « *science qui enfle* » (1 Cor. 8,1)<sup>41</sup>. Voilà pourquoi ces éternels disputeurs sont aussi les contradicteurs nés de ces nouveaux accroissements de lumière et de vie, manifestant ainsi à quel point ils sont loin

d'être des « scribes versés dans les choses du Royaume du Dieu », ne s'entendant qu'à présenter ce qui est ancien, d'une manière rébarbative, faute de pouvoir apporter les attraits de la bonne nouveauté, des sentiments et de la vie<sup>42</sup>. De la sorte ils ne peuvent que contribuer à ce que se répande un esprit mondain de froideur et d'indifférence<sup>43</sup>.

**12.-** Lorsqu'on n'apprécie pas vraiment une chose, on ne lui accorde pas beaucoup d'importance pratique. Or on a généralement tendance à vivre en fonction de ce qui présente le plus d'intérêt sur le plan pratique. Il s'ensuit qu'en cas de crise, ce sont les théories qui s'opposent à notre propre conduite qui commencent elles-mêmes à vaciller. Voilà pourquoi les jeunes sans expérience, qui n'ont reçu qu'une certaine éducation théorique, et ne sentent pas de manière vivante les choses de Dieu, sont aujourd'hui en grand danger de perdre la foi ou de tomber dans l'une ou l'autre des erreurs modernes. Cette insensibilité, qui confine à l'indifférence, est une disposition matérielle au *modernisme théologique*, dont la récente explosion était préparée depuis bien longtemps.

Depuis que la véritable scolastique est tombée en décadence et que les merveilleuses constructions des grands Maîtres — fondées sur l'Écriture, la Tradition et le sentiment vivant de la piété de l'Église — se sont vu substituer tant de subtilités et de vaines spéculations qui, tout en prétendant apporter une solution à tout<sup>44</sup>, ne reposent sur aucune certitude et ne servent à rien (n'ayant souvent d'autre appui que la sagacité, l'appréciation et le goût de l'auteur, ni d'autre but que celui de satisfaire la pure curiosité), la séparation s'est accentuée — jusqu'à tourner parfois à l'opposition — entre la théologie dogmatique et la mystique. Jusqu'alors, pourtant, ces dernières avaient été maintenues, sinon totalement unies, du moins bien associées, comme sciences complémentaires. Il en est résulté cette aridité croissante que les protestants ont voulu faire ressortir ou exagérer en un spéculativisme qu'ils ont ensuite attribué, d'une manière générale, au « dogmatisme romain ». Comme si la Mystique, si pleine de vie et de sentiment, n'était pas de la *théologie catholique*, et comme si la séparation introduite par les bons maîtres entre elle et la dogmatique constituait une *exclusion* et non pas une simple *division du travail*, ordonnée à produire de meilleurs résultats se complétant mutuellement<sup>45</sup>.

Si injuste et si vaine que soit cette accusation, elle n'est pas totalement infondée. Le fait est que, comme le déploraient abondamment les Vénérables Louis de Blois, Louis de Grenade et Fr. Bartholomé des Martyrs [cf. *Compendium mysticae doctrinae*, cap. 15], une certaine aversion ou une certaine inaptitude à la mystique s'est généralisée parmi ces théologiens

décadents. Tout adonnés au pur spéculativisme, et ne se préoccupant que de trouver un "moyen", ils ont ainsi contribué à ce que la mystique tombe progressivement dans l'oubli, voire dans le mépris. Combien parmi eux ont dédaigné et dédaignent encore, malheureusement, de l'étudier, comme si elle ne les intéressait en rien ou comme si elle n'était pas digne de leur esprit ? Combien sont ainsi conduits à ignorer totalement ce qu'ils ont le plus besoin de savoir pour leur propre profit et celui des âmes dont ils ont la charge ?<sup>46</sup> Combien, qui passent pourtant pour des « maîtres en Israël », s'étonnent, comme si c'était pour eux la première fois, d'entendre parler des voies et des œuvres de l'Esprit et de toute cette merveilleuse rénovation qu'il produit dans les âmes fidèles (Jn 3, 3-10) ?

Lorsque cette *science des voies de Dieu* est oubliée, bien des signes du rejet de Dieu ne tardent malheureusement pas à se manifester : « Puisque toi, tu as rejeté la connaissance, je te rejetterai de mon sacerdoce » (Os. 4,6). Les chemins détournés sont alors largement ouverts, d'autant plus dangereux qu'ils paraissent plus sûrs aux « aveugles qui conduisent d'autres aveugles » (Mt. 15,14). Cette ignorance fréquente, l'attiédissement de la piété qu'elle engendre et le goût de spéculer pour spéculer, préféré à la recherche de ce qui est le plus nécessaire, ont provoqué d'innombrables manquements à la charité. Au lieu d'être employé à faire resplendir l'Église et à faire triompher la vérité catholique, comme s'y sont employés notamment les Pères latins, un temps considérable a été misérablement perdu en querelles d'écoles, où se sont épuisées en vain les énergies de grands génies<sup>47</sup>.

Les différentes écoles sont là pour mieux promouvoir l'édification commune, et non pas pour désédifier, ni pour se détruire mutuellement<sup>48</sup>. Leur objet est de se corriger et de se compléter, afin de mettre ensemble en lumière les différents aspects de la vérité intégrale, chacune selon son point de vue, à l'exclusion de tout exclusivisme. Ces exclusivismes apparaissent lorsqu'une école, plus soucieuse de ses propres vues que de celles de Jésus-Christ<sup>49</sup>, exalte à l'excès ce qui est proprement humain en elle pour le faire triompher à tout prix, quitte à blesser les autres et à nuire au bien commun. Seul Jésus-Christ est la pure vérité libératrice, contre laquelle nous ne pouvons rien<sup>50</sup>, et sans laquelle, quoi que nous prétendions savoir, nous marchons dans les ténèbres<sup>51</sup>.

Comme le déplorait déjà sévèrement Melchor Cano<sup>52</sup>, voilà bien longtemps que l'on discute et que l'on défend avec ardeur une foule de subtilités tandis que les ennemis se préparent à donner de formidables assauts contre l'essentiel. Ainsi, avec le temps, le goût étant corrompu, s'est progressivement perdu l'attrait de l'étude de l'Écriture et de la Tradition, des saints Pères et des auteurs spirituels. Le sens du surnaturel s'étant émoussé à mesure qu'augmentait l'intérêt pour les subtilités purement rationnelles, il est ainsi

devenu de plus en plus difficile de discerner et de réfuter les errements croissants de la raison dévoyée qui se déchristianisait peu à peu.

**13.-** On sait qu'une fois calmée l'ardeur des grandes luttes contre le protestantisme, au cours desquelles nos théologiens se sont tellement illustrés, l'enseignement théologique a commencé en quelque sorte à être désorienté, avant d'entrer dans une longue période de prostration et de décadence. Alors que les effets du libre examen répandaient le rationalisme, le naturalisme et l'indifférentisme de toutes parts, sans rencontrer aucun obstacle, et que les sécheresses du jansénisme préparaient le terrain à l'épidémie qui se répandait, les ouvrages nouveaux, outre qu'ils étaient parfois plus ou moins contaminés eux-mêmes, contenaient à peine de quoi susciter le vif sentiment de la foi et le sens de la sublime dignité du chrétien, comme le faisaient les Saints Pères, pour opposer un obstacle solide à la propagation de l'impiété<sup>53</sup>. Ces ouvrages traitaient de mille subtilités d'école, qui ne conduisaient à rien, et l'on y rencontrait difficilement une seule page traitant du fond même de la vie surnaturelle, exposant la doctrine purement *catholique* que nous devons tous admettre et que nous devons tous avoir bien présente à l'esprit pour notre édification et celle de notre prochain<sup>54</sup>.

Dans le même temps, les subtilités curieuses et les excessives abstractions de la *raison ratiocinante* tendaient à faire ressortir exagérément, et de manière trop humaine, des formes rigides et strictes de l'Église, au point de compromettre et d'obscurcir sa plasticité vitale, alors que cette dernière est son aspect le plus susceptible de captiver et d'attirer les mentalités modernes. Celles-ci, en effet, malgré la multitude de leurs dévoiements, et par une sorte *d'intuition* instinctive et salutaire, manifestent de grands désirs de vie et de progrès et se montrent hostiles à tout ce qui indique l'inertie et l'immobilité.

Il est fréquent de rencontrer, chez des auteurs peu sensibles à la réalité, cette funeste propension à croire que pour mieux assurer la perpétuité de la pensée chrétienne il faille lui donner un aspect archaïque la faisant apparaître plus indépendante des avancées chaotiques de la science. Ils se persuadent également de mieux défendre l'indéfectibilité de l'Église en la considérant simplement comme une entité statique, sans égard pour sa *vitalité*, sous prétexte de mieux faire ainsi ressortir la beauté de certaines de ses formes architectoniques. Cependant, en agissant ainsi, ils ne font que favoriser des réactions extrêmes. Ils procurent aux ennemis une meilleure occasion d'affirmer que la pensée qui leur est ainsi présentée est paralysée ou stagnante, et que l'Église n'est qu'une société pétrifiée, vieillie, incapable de réagir et, par le fait même, proche de sa fin<sup>55</sup>.

14.- L'autorité ecclésiastique s'est efforcée, bien des fois, de corriger tous ces excès, ces négligences et ces égarements du *spéculativisme*. Elle est ainsi intervenue soit en fomentant la piété et en réanimant le sens chrétien par l'approbation et la promotion de nouvelles dévotions et de leurs doctrines respectives [ex. celles relatives à l'Immaculée conception, au Sacré-Coeur, etc.], soit en imposant le silence aux passions d'école ou en les calmant par de pieuses admonestations destinées à encourager la paix et la concorde. Elle s'est encore efforcée de canaliser les discussions et les spéculations, non seulement en recommandant l'étude mais en renvoyant à l'exemple des grands Maîtres et des modèles, pour rechercher auprès d'eux, outre une saine doctrine, les solutions et les orientations les plus opportunes ainsi qu'une atmosphère de piété de nature à conforter, rafraîchir et préserver les intelligences des influences du monde.

Alors que la décadence et la confusion paraissaient avoir atteint leur sommet, Dieu a apporté un remède très efficace par la définition solennelle du dogme de l'Immaculée conception. Cette vision de gloire a commencé à dissiper les ténèbres du naturalisme ambiant et à réveiller la conscience catholique. En stimulant la piété et la dévotion à l'égard de la glorieuse « Mère de la divine grâce », cette définition a obligé à étudier à fond ses grandeurs, à approfondir les mystères de la vie surnaturelle et, de la sorte, à renouveler l'intérêt pour les études bibliques, patristiques et mystiques. Ce réveil a grandement contribué à promouvoir le progrès chrétien, en même temps que, de toutes parts, renaissait l'esprit religieux et se répandait la vie. Enfin, le Concile Vatican I a conduit à affermir plus solidement les fondements ou les préambules de la foi et à entreprendre de brillantes études sur la vie intime et la constitution de l'Église, point capital qui ne constituait auparavant qu'une sorte d'appendice de la théologie et qui, aujourd'hui apparaît être comme son centre et rien moins que son âme<sup>56</sup>.

Une fois que les esprits ont été ainsi réorientés, le grand Pontife Léon XIII leur a donné de nouvelles lumières, une nouvelle respiration et de nouveaux encouragements. Il a commencé par recommander énergiquement l'étude du Docteur Angélique et des autres grands Maîtres de la scolastique afin que, sous leur direction, et à la lumière de leurs principes élevés, il soit possible de naviguer au milieu du chaos de la pensée moderne, en évitant ses multiples écueils, tout en acceptant et en assimilant ses progrès légitimes<sup>57</sup>. Puis il a promu, avec succès, les études bibliques et patristiques, en créant à cette fin une formation spéciale<sup>58</sup> qui a déjà son *Institut*, et une Commission permanente, plus tard convertie quasiment en nouvelle Sacrée Congrégation. Et tandis que, par de lumineuses encycliques, il s'efforçait de dissiper les ténèbres

denses étendues sur les grands problèmes sociaux, il a prêché et demandé de prêcher avec ardeur la dévotion au divin Paraclet, dont il a voulu que la prodigieuse action intérieure fût bien connue de tous. Il a promu comme personne le tendre culte à l'Épouse immaculée, très douce coopératrice du même Esprit de rénovation et de sanctification, sans se lasser d'inculquer tous les ans la dévotion du Rosaire, dont les mystères, synthèse de notre sainte religion, font toujours apparaître Marie au côté de Jésus, comme une seconde Ève, notre Mère et notre corédemptrice.

Le digne successeur de Léon XIII continue de développer ces plans superbes, en prenant pour thème le « restaurer toutes choses dans le Christ ». À cette fin, il s'attache de préférence à renouveler la discipline et à faire reflorir la piété, mais sans oublier de donner à son temps de grandes impulsions et des correctifs doctrinaux. C'est ce qu'il a récemment fait, avec autant de sagacité que d'énergie, pour déjouer les plans astucieux du « Modernisme » et conjurer les grands périls qu'il fait naître.

**15.-** Les humbles travaux que nous présentons ici ont pour objet de coopérer, autant qu'il nous est possible, à cette heureuse restauration, en suivant fidèlement les orientations de l'autorité suprême. Ils ont été entrepris déjà depuis quelques années, alors que cette nouvelle hérésie du modernisme, synthèse de toutes les hérésies, comme la qualifie le même Pontife, commençait à lever la tête.

Bien qu'elle soit très complexe, cette horrible monstruosité trouve son unité dans la tendance générale destructrice qui lui a valu de porter ce nom de « moderniste ». En prétendant ou en feignant de ne réagir que contre les excès de l'immobilisme, elle défend en réalité une variabilité infinie, sans autre règle que les caprices d'une vaine *opinion* et de la *mode*, grimées sous les noms pompeux de la *Science* et de la *Critique*. De la sorte, rien ne peut demeurer stable. Toute l'Église, sa hiérarchie, le culte, les sacrements et les dogmes, sont soumis aux velléités de la pensée humaine livrée à ses propres doutes. Selon les modernistes, l'Église varie ou, comme ils disent, « évolue », mais en *changeant substantiellement*. Avec elle, le sens des dogmes change, le concept de la foi varie, celui de la vérité rationnelle se modifie, et les premiers principes eux-mêmes n'échappent pas au changement... Ce qu'ils ébranlent ainsi, donc, ce n'est pas simplement l'un ou l'autre des dogmes, pris isolément, comme le faisaient les anciens hérétiques, mais toutes nos croyances sacrées, en minant les fondements de tout l'ordre surnaturel et en ruinant même toute religion naturelle<sup>59</sup>.

C'est ainsi qu'au nom de la « Science et du Progrès » on a prétendu substituer à l'excessive fixité de tous ceux qui tendaient à la paralysie une mutabilité destructrice, dans laquelle toutes les religions positives, y compris la religion chrétienne, apparaissent comme autant de formes passagères du simple sentiment religieux de l'humanité, appelées à disparaître lorsque cette dernière aura acquis une pleine conscience d'elle-même. D'où la tendance croissante à remplacer le transcendentalisme par l'immanentisme et le christianisme par un humanisme panthéistique.

**16.-** Sans aller jusqu'à cet extrême radical, propre aux modernistes les plus désespérés, il reste encore deux concepts opposés de l'Église, à peu près également dangereux et destructeurs : le *statisme* exagéré des protestants fidéistes ou « orthodoxes » et de certains catholiques traditionalistes qui méconnaissent les lois de la vie<sup>60</sup> ; et le *dynamisme-transformiste* des protestants « libéraux » et de certains érudits qui, tout en étant plus ou moins marqués de criticisme, de rationalisme, de naturalisme et de tous ses *-ismes* qui conduisent au modernisme destructeur, se piquent pourtant d'être *catholiques*. Ceux-là confondent certaines modalités du progrès vital de la véritable *évolution* avec le processus régressif de la *dissolution* et de la *transformation*.

Pour éviter les dangers et les inconvénients de ces extrêmes, si vicieux, il suffit de présenter la vérité du juste milieu dans toute sa pureté. Et nous pouvons parvenir à celui-ci en nous en tenant au concept simple d'*évolution organique*.

Si la doctrine évolutionniste, employée par nos adversaires comme une arme partisane, peut paraître désastreuse et terrible, elle peut aussi nous rendre d'excellents services si elle est réduite à ses justes limites et à sa vraie valeur. Elle peut alors nous permettre de rejeter leurs arguments par leurs propres armes et d'éclairer la vérité par les moyens mal employés pour l'obscurcir. C'est ainsi que Dieu nous apporte le salut par les mains de nos ennemis. L'Église, en effet, est ferme et stable, non pas à la manière d'un squelette ou d'une pierre, mais à celle d'un organisme vivant. Elle est un *corps organique*, destiné à subsister aussi longtemps que durera le monde, elle vit et croît sans défaillir au milieu des épreuves les plus terribles. Dans le même temps, elle *évolue* sans risque de se *transformer*, en demeurant toujours identique à travers toutes les formes extérieures et toutes les vicissitudes, parce qu'elle a reçu d'infailibles promesses de vie perdurable. Alors qu'elle est déjà si ancienne, elle ne *vieillit* pas<sup>61</sup>, parce qu'en réalité elle n'adhère jamais à des formes transitoires. Elle a toujours suffisamment de plasticité pour s'adapter à tout ce qu'elle rencontre de bon sur sa route, en même temps qu'elle tire, de l'inépuisable fond de ses virtualités infinies, de nouvelles ressources pour

satisfaire aux nécessités nouvelles et surmonter tous les obstacles qui s'opposent à sa marche ininterrompue. Demeurant toujours la même, elle ne cesse de se *renouveler*, en montrant de nouveaux enchantements et en offrant de nouveaux trésors de vie. Bien qu'elle se modifie extérieurement au rythme des véritables progrès humains, jamais elle ne se dément ni ne se transforme, parce qu'elle est toujours animée du même Esprit de rénovation et de sanctification et dirigée par cette infaillible Sagesse qui « étant unique, peut tout ; restant la même, renouvelle tout ; se répandant, à travers les âges, dans les âmes saintes, en fait des amis de Dieu et des prophètes » (*Sagesse*, 7,27).

Ces manifestations continuelles de lumière et de vie sont pleines d'indicibles enchantements qui ne peuvent pas ne pas captiver les âmes sincères, soucieuses de vérité et de justice, parce que l'Église continue la mission du Verbe incarné, venu parmi les hommes plein de *grâce et de vérité*. Ne peuvent la mépriser que les fils des ténèbres, ceux qui l'ont sciemment en horreur, lui préférant l'amour de la mort et la haine de la vie (*Prov.* 8, 34-35). Si certaines âmes sincères la haïssent ou la regardent avec dédain, c'est parce que personne ne la leur a montrée dans sa beauté enchanteresse ou bien parce qu'ils se sont formé d'elle une idée complètement illusoire, qu'ils la croient dépassée, pétrifiée. Pour la rendre aimable à ceux qui aiment la lumière, il suffit d'écartier un peu le voile de certaines opinions humaines qui empêchent de voir ses glorieuses richesses. Celui qui, à travers des formes extérieures portant la marque du temps, peut découvrir les splendeurs de son âme divine, celui-là ne pourra que s'incliner devant elle comme devant une déesse, « fille du roi, toute resplendissante de gloire » (*Ps.* 45,14). Bienheureux est celui qui parvient à l'entendre et à observer ce qui se passe en elle ! parce qu'il trouvera la vie véritable, et il recevra le salut du Seigneur (*Prov.* 8, 34-35).

**17.-** Dans ce travail, nous nous sommes proposé de faire connaître, autant que possible, les charmes intérieurs de l'Église, en faisant en sorte qu'à travers l'organisation extérieure et tout ce que perçoivent habituellement les profanes, transparaissent les reflets divins de son âme. À cette fin, nous avons voulu associer la théologie scolastique et mystique, la théologie spéculative et positive, pour montrer, au-delà des formules les plus rigides de la pensée humaine, la souplesse et la virtualité enchanteresses de la vie divine. Nous avons voulu mettre en relief la manière dont se concilient la variabilité, que l'on observe du dehors, avec l'indestructibilité et la force ; la diversité des phénomènes et des manifestations passagères avec une identité et une perpétuité de fond ; et la rigidité apparente des symboles, enfin, avec la surabondance de vie qui déborde de toutes les formules imaginables, qu'aucune expression humaine ne parvient jamais à épuiser. Plus on étudie l'Église, et

plus elle paraît nouvelle (*Is.* 43,19 ; *2 Cor.* 5,17 ; *Apoc.* 21,5). C'est ce regard porté sur elle qui a suscité ces expressions concrètes et palpitantes, pleines de vie et de d'affection, qui touchent toutes les fibres du cœur et avivent la piété chrétienne, et que l'on rencontre chez les Apôtres, les premiers Pères ou les grands mystiques.

Il y a déjà bien des années, dans les cours d'apologétique que nous avons donné à San Pablo de Valladolid (1900-1902) et à San Esteban de Salamanca (1903-1904), nous nous sommes longuement attardé sur ces considérations, que nous avons ultérieurement décidé de réunir, d'ordonner et de compléter dans le présent ouvrage, tandis que les coryphées du modernisme, avec une audace inouïe, semaient de toutes parts la confusion en alarmant la conscience chrétienne, au point de rendre suspect le mot *évolution*, dont ils ont tant abusé pour infiltrer le venin de leurs erreurs. Sous couvert d'une piété et d'un zèle hypocrites pour le bien de l'Église, ils l'ont dénaturé en répandant par ruse le mal comme une épidémie parmi les nombreux amants naïfs du faux progrès. C'est cela même qui nous a encouragé à mettre le plus tôt possible les choses au point, en essayant de dissiper les confusions régnantes pour contribuer, selon nos faibles forces, à conjurer les terribles dangers qui menacent.

La très opportune publication du décret *Lamentabili sane exitu* (3 juillet 1907), qui a mis le holà à toutes ces erreurs, en les détaillant et en les stigmatisant comme elles le méritaient, ainsi que la lumineuse encyclique *Pascendi* (8 septembre 1907), qui les a dévoilées et a rendu évidentes les causes du mal et la grande gravité du danger, ont produit des effets merveilleux. Elles ont déconcerté les modernistes, confondu leurs astuces, rendu inutiles leurs divagations, stimulé les théologiens et les apologistes à travailler d'un zèle nouveau pour couper le mal à sa racine même et combattre les nouveaux ennemis par les armes dont ils usent eux-mêmes si malicieusement<sup>62</sup>.

Les coryphées de l'hérésie et quelques-uns de leurs acolytes contaminés jusqu'à la perversion, en se voyant ainsi démasqués, montrèrent clairement, par leur révolte contre le Vicaire du Christ, à quel point, en dépit de leurs protestations de catholicisme et de zèle pour la défense de l'Église, ils *n'étaient pas en réalité des nôtres*. Séparés par l'excommunication, tels des « faux prophètes qui viennent sous des vêtements de brebis, mais au dedans sont des loups rapaces » (*Mt.* 7,15), ils ne peuvent plus répandre désormais avec autant de facilité le venin caché dans ce funeste ferment des pharisiens qu'est l'hypocrisie (*Lc* 12,1). En revanche, ceux qui n'étaient pas encore pervertis et qui commençaient insensiblement à suivre leurs doctrines séductrices, en voyant le grand danger dans lequel ils se trouvaient, ont entendu avec joie la voix du Pasteur suprême et sont revenus sur le bon chemin<sup>63</sup>.

Par ailleurs, en lisant ces documents pontificaux, tous les catholiques zélés, si éloignés qu'ils aient pu être jusqu'à présent de la marche de la pensée moderne, ne peuvent désormais la considérer qu'avec le plus haut intérêt, au constat de la gravité des problèmes agités et de la sévérité avec laquelle l'Église a dû intervenir contre les déviations modernistes. Aussi, loin d'être rendue moins utile ou de devenir sans objet du fait de l'intervention de l'encyclique *Pascendi*, ces études n'en prennent que plus d'actualité. Le document pontifical met en quelque sorte à l'ordre du jour les différentes questions à étudier, en faisant connaître leur extrême importance et en incitant à entreprendre de nouvelles recherches, qu'elle facilite en les orientant sur le bon chemin et en indiquant les écueils à éviter. C'est ainsi que bien des travaux ont été entrepris récemment pour traiter à fond les différents aspects du grand problème, et combattre les erreurs jusque dans leurs ultimes retranchements, en montrant dans ses principaux aspects ce qu'est et ce que doit être la véritable *évolution de l'Église*, et où commence la fausse – c'est-à-dire la dissolution – que les novateurs promeuvent.

**18.-** En proscrivant les nombreuses erreurs contenues sous le nom de « *Modernisme* », le Pontife Pie X se garde très bien - tout comme son prédécesseur – de condamner ce qui est *moderne* en tant que tel. Au contraire, il souhaite ardemment que soient étudiés à fond les nombreux problèmes nouveaux qui agitent aujourd'hui l'humanité. Pour qu'ils soient résolus le plus exactement possible, il veut que toutes les véritables avancées soient soigneusement prises en compte, et qu'elles soient utilisées. À y regarder de près, elles sont certainement nombreuses<sup>64</sup>.

Ainsi, loin d'avoir mis fin aux questions brûlantes, Pie X est parvenu à leur donner beaucoup plus d'intérêt qu'auparavant, en faisant en sorte que les recherches soient menées comme il se doit et apportent de nouvelles lumières<sup>65</sup>. Si la foi est ainsi protégée, préservée des assauts de l'erreur, ce n'est pas pour la rendre paresseuse, mais pour que nous fassions tous en sorte d'en vivre mieux, en grandissant en grâce et en connaissance du Christ notre Seigneur. Voilà pourquoi, comme toujours, le soin d'étudier à fond les théories nouvelles est laissé à l'initiative des théologiens particuliers, afin de mettre davantage en lumière la vérité, dissiper les confusions régnantes et les doutes, et repousser de plus en plus les ténèbres, en résolvant au mieux les problèmes qui causent tant d'inquiétude, ou du moins en préparant leurs vraies solutions. Les merveilleux travaux provoqués par le Concile de Trente sont ainsi bien connus, tout comme l'effervescence chrétienne qui s'est alors réalisée, qui ont produit une grandiose réforme générale, qui s'est opposée à la fausse doctrine des novateurs et l'a démasquée. Il faut espérer que les fruits de la vigoureuse réaction

antimoderniste à laquelle nous assistons ne seront pas moindres, et que des résultats aussi utiles sont déjà en train de se produire grâce aux nombreuses et profondes études entreprises de tous côtés pour seconder l'action pontificale. La condamnation d'une erreur n'est jamais ordonnée à la paralysie de l'étude de la vérité ; elle tend au contraire à la faciliter et à l'encourager<sup>66</sup>. C'est pourquoi, loin de restreindre la liberté de recherche et d'entraver les nobles initiatives, comme le prétendent nos adversaires<sup>67</sup> - et avec eux certains catholiques mécontents, atteints par la contagion criticiste -, le document pontifical, comme il vient d'être dit, sert à stimuler ces initiatives et à assurer le bon exercice de cette liberté, en ôtant les obstacles qui s'y opposent, en la préservant des dévoiements où elle pourrait s'engager et en lui montrant les orientations qu'elle doit suivre pour que sa marche soit fructueuse et rapide<sup>68</sup>.

Les paresseux, au lieu de travailler et d'étudier à fond pour discerner le bien du mal trouveront plus commode d'anathématiser tout ce qui est *moderne*, en le qualifiant de « *modernisme* », et de justifier leur inertie sous prétexte d'une plus grande *orthodoxie*. Cependant, l'autorité ecclésiastique les a déjà rappelés à l'ordre, afin qu'ils apprennent une bonne fois pour toutes à séparer *ce qui est précieux de ce qui est vil*, et à ne pas abuser ainsi – en fomentant la confusion, l'erreur, l'ignorance et le manque de charité - de certains documents lumineux qui stimulent à l'action et à la vie<sup>69</sup>. Voilà ce que voulaient, et ce que de fait ont obtenu les adversaires : semer dans notre camp la confusion, et surtout invoquer en leur faveur certains des plus illustres écrivains catholiques. Cependant, cette confusion est également aujourd'hui dissipée, grâce à Dieu : le même zélé Pontife, qui a fulminé la sentence contre le *faux évolutionnisme* des novateurs rebelles, a expressément déclaré que cette condamnation n'incluait en aucune manière les doctrines *évolutionnistes* de Newman, dont ces derniers ont si malicieusement abusé du nom glorieux pour couvrir leurs perverses intentions<sup>70</sup>.

Ainsi, la lumière augmente de jour en jour, et la vérité devient plus claire, à mesure que s'évanouissent les doutes et que se dissipent les confusions et les obscurités. C'est pourquoi peu nombreux sont aujourd'hui ceux qui se hasardent à délaisser sérieusement le concept fécond d'évolution dans l'Église, et que sont si nombreux, au contraire, ceux qui se sont décidés à l'étudier, soit d'un point de vue dogmatique, soit d'un point de vue disciplinaire ou liturgique, etc. En effet, tous comprennent de mieux en mieux que ces aspects dynamiques sont bien plus pertinents pour la défense de la Religion, et la pleine mise en lumière de sa vérité, qu'un point de vue purement statique<sup>71</sup>. C'est pourquoi cette doctrine est expressément admise, sous une forme ou une autre, avec ou sans restrictions – lorsqu'elle n'est pas ardemment défendue – par les plus

consciencieux et les plus énergiques combattants qui se sont dressés contre le modernisme<sup>72</sup>.

La multitude de travaux entrepris sur des questions particulières, n'ôte pas l'opportunité d'un ouvrage aspirant à être suffisamment complet pour embrasser méthodiquement jusqu'aux aspects et aux formes principaux de toute l'évolution ecclésiastique, et pour déterminer ses causes et ses conditions, internes et externes. Bien au contraire : à notre humble avis, elle l'augmente.

Dans cet ouvrage, nous nous sommes efforcé de montrer comment la mystérieuse *évolution mystique* – par laquelle nous croissons véritablement *en grâce et en connaissance du Fils de Dieu* – est la raison capitale de toutes les autres évolutions par lesquelles l'organisme mystique de la Sainte Église, et chacun de ses membres, progressent en tout, grâce à l'influx continu qu'ils reçoivent de sa divine Tête. Ainsi, à travers toutes les modifications et formes extérieures, on peut mieux observer l'identité pérenne d'esprit et la copieuse abondance de vie intérieure de la chaste Épouse de l'Agneau Divin.

Bien des déficiences pourront assurément être trouvées dans nos recherches : nous le reconnaissons. En dépit de la bonne intention qui a animé ces dernières, il n'y a pas lieu d'attendre autre chose, compte tenu de la faiblesse de nos forces et de l'importance des difficultés qu'offre un chemin encore si escarpé. C'est pourquoi nous soumettons de tout coeur notre humble travail à la correction et au jugement infailible de la Sainte Mère Église, à laquelle nous le consacrons pour son exaltation et sa défense. Daigne le Seigneur le bénir – comme l'a déjà béni oralement son Vicaire sur la terre<sup>73</sup> – afin qu'il serve seulement son plus grand honneur et sa gloire, et le bien des âmes !

Que la Vierge Très Sainte, par les mains bénies de laquelle nous offrons tout à son Divin Fils, nous obtienne, en ce jour de sa glorieuse Nativité, cette très haute faveur et nous fasse demeurer toujours dans la véritable Sagesse !

Trône de la Sagesse, priez pour moi.

Rome, 8 septembre 1910

*Juan G. Arintero, O. P.* 🙏



## NOTES

<sup>1</sup> « Vous le savez (...) même lorsqu'elle est soumise à des tribulations, l'Église jouit toujours d'une certaine consolation de Dieu. Le Christ a aimé l'Église (...) Lorsque le vice se répand sauvagement, lorsque les persécutions pèsent lourd, lorsque l'erreur devient si maligne qu'elle la menace de destruction en arrachant de nombreux enfants de son sein (pour les plonger dans le tourbillon du péché et de l'impiété) – alors, plus que jamais, l'Église est soutenue par en haut. Que les méchants le veuillent ou non, Dieu fait servir même l'erreur au triomphe de la Vérité, dont l'Église est la gardienne et le défenseur. Il met la corruption au service de la sainteté, dont l'Église est la mère nourricière (...). Pour ces raisons, au moment où les hommes du monde croient voir l'Église malmenée et bientôt renversée par la tempête qui fait rage, c'est alors pourtant qu'elle devient plus juste, plus forte, plus pure, et plus brillante de l'éclat des vertus les plus hautes (Pie X, Encycl. *Editae saepe*, 36 mai 1910, A l'occasion du 3e centenaire de la canonisation de s. Charles Borromée, n° 6).

<sup>2</sup> « De cette source (l'Esprit Saint) découlent la vie et la force de l'Église » (Pie X, *Ibid.*).

<sup>3</sup> « Le modernisme est une contrefaçon du véritable et légitime concept de modernité, un funeste état qui affecte un grand nombre de consciences catholiques (...), qui affirment et professent des aspirations, des opinions, des tendances et des idées multiformes, lesquelles – prenant parfois la forme d'un système – conspirent à donner de nouvelles bases et une nouvelle forme à la société, à la politique, à la philosophie, à la théologie, à l'Église et au christianisme » (Cf. Cavallanti, *Modernismo e modernisti*, p. 1).

<sup>4</sup> « À toutes les attaques, la papauté répond avec la même constance: elle dure, elle n'est pas inerte ni évanouie, mais fortifiée par son passé, vivante en son activité actuelle, et jeune, avec la conscience de son avenir » (Delaborde, *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1896, p. 654).

« L'Église non seulement résiste au mal, mais elle *vainct le mal par le bien*, et elle ne cesse justement de supplier ses amis et ses ennemis, en travaillant à cette fin de toutes ses forces et en désirant l'atteindre, pour qu'aussi bien la société humaine que chacun des hommes *se renouvelle*, par le moyen des institutions chrétiennes » (Pie X, Encycl. *Editae saepe*).

<sup>5</sup> « Celui qui d'un coeur sincère s'efforce d'améliorer la société humaine *ne cherche pas sa propre gloire mais la gloire de celui qui l'a envoyé* (Jn 7,18) ; en se conformant à l'exemple du Christ, il ne criera pas, ne parlera pas d'une voix forte et ne fera pas entendre sa voix sur les places publiques ; il ne sera ni triste ni agité (Is. 42,2 ; Mt 12,19). Il sera au contraire doux et humble de coeur (Mt 11,29). Celui-là sera agréable à Dieu et il obtiendra des fruits très abondants de salut (Pie X, *Editae Saepe*).

<sup>6</sup> « C'est une loi historique, qu'après une hérésie radicale et franche, vient toujours une semi-hérésie dissimulée et moins radicale. Après l'arianisme, le semi-arianisme ; après le pélagianisme, le semi-pélagianisme ; après le calvinisme, le jansénisme ; toutes doctrines qui ont été défendues par des gens qui prétendaient être toujours catholiques, en réconciliant l'erreur et l'orthodoxie. (...) Le même phénomène se produit aujourd'hui. La grande hérésie moderne est le rationalisme et le naturalisme ; celle-ci est rejetée (...) ; mais quelque chose lui est concédé et, à force d'atténuations, il s'agit d'éliminer pratiquement le surnaturel » (cf. Baudrillart, in *Rev. pr. d'Apol.*, 15 novembre 1907, p. 234).

Telle est la tendance *moderniste*, laquelle, vendue comme une *sagesse*, s'avère être un *blasphème*.

« Il est mieux et plus utile d'être ignorant et de savoir peu de choses, et d'être proche de Dieu par la charité, que de croire que l'on sait beaucoup de choses, et de réaliser que l'on est très blasphémateur contre Dieu lui-même » (s. Irénée, *Adv. Har.* II, 21, 1 ; PG 7, 800).

<sup>7</sup> « Dieu n'aime que celui qui vit avec la Sagesse » (Sag., 7,28). « Là où manquent les dons d'intelligence, de science et de sagesse, il y a nécessairement obscurcissement du sens, l'aveuglement de l'entendement, l'ignorance et la sottise, choses qui empêchent tout progrès dans la connaissance des dogmes » (cf. Lépicié, O. S. M., *De stabilitate et progressu dogmatis*, 2e édit., 1910, p. 232).

<sup>8</sup> « Le modernisme est une erreur qui, en apparence, n'attaque pas la religion chrétienne, mais qui en réalité la détruit tout entière, en minant les fondements mêmes de l'édifice religieux. Il semble vouloir la maintenir telle qu'elle est : il parle de l'Église avec son triple pouvoir (doctrinal, disciplinaire et liturgique), de la révélation, du surnaturel, des miracles, des dogmes, des Sacrements et des rites ; mais en réalité il conserve les mots et supprime les choses, en donnant à ceux-là un autre sens nouveau et distinct du sens traditionnel. C'est un concept inédit du christianisme qui, sous des apparences trompeuses, implique la négation complète du surnaturel » (cf. Baylac, *Rev. pr. d'Apol.*, 1er juillet 1908, p. 481). Le modernisme - selon les mots très justes de la *Civiltà Cattolica* - « n'est rien d'autre qu'une forme, adoucie par des phrases chrétiennes, de naturalisme qui infecte toute la vie moderne ».

<sup>9</sup> « (...) pour vous renouveler par une transformation spirituelle de votre jugement » (Éphésiens 4,23) ; « Et ne vous modelez pas sur le monde présent, mais que le renouvellement de votre jugement vous transforme et vous fasse discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait. » (Romains, 12,2).

« Il s'ensuit qu'unis au Christ dans l'Église, nous grandissons avec lui par tous moyens, et l'Église notre Mère confirme chaque jour davantage le mystère de la volonté divine, c'est-à-dire celui de réunir toutes choses dans le Christ lors de la plénitude des temps (Eph. 1, 9-10) » (s. Pie X, *Editae saepe*, 36 mai 1910, préc. n° 16).

<sup>10</sup> Cf. J.-G. Arintero, *Evolución mística*, 3e partie, chap. 1.

<sup>11</sup> Cf. s. Thomas d'Aquin, *in I Cor.* 12, lect. 1: « (...) C'est pourquoi la Glose, citant saint Ambroise, dit sur ce passage : "Tout ce qu'il y a de vrai, n'importe qui le dise, procède de l'Esprit Saint", principalement les vérités de foi » ; cf. Opuscule 68.

<sup>12</sup> D'où l'application de cette sentence : « l'hérésie n'est pas vaincue tant par la nouveauté que par la vérité ; tout ce qui a un goût contraire à la vérité, cela sera une hérésie, y compris *une coutume ancienne* » (cf. Tertulien, *De Virg. Veland.*, 1, PL, 2, 937).

<sup>13</sup> « Bien qu'il ne soit guère facile de ramener à la raison une âme gagnée à l'erreur, cependant il n'est pas du tout impossible d'éviter l'erreur, quand on offre la vérité » (s. Irénée, *Adv. Haer.*, II, 2 ; PG 7).

« L'une des causes qui ont le plus contribué au funeste développement du modernisme est l'isolement même dans lequel une grande partie du clergé se trouve par rapport au mouvement intellectuel (...). Quand les esprits tourmentés par le doute vont frapper à la porte du prêtre, qui parfois les traite avec dureté ou qui, pour le moins, ne les éclaire pas assez. Notre devoir était de les écouter, d'essayer de les comprendre et de travailler à les attirer. N'avons-nous pas été bien souvent coupables, par notre formation insuffisante, par notre connaissance incomplète des nécessités modernes, de les avoir éloignés de nous ? D'autres, qui ne manquent pourtant pas d'intelligence ni de bonne volonté, ont voulu bien des fois maintenir certaines positions intenable, rejeter *a priori*, sans examen, les conclusions d'une critique et d'un progrès légitimes (...). Sans aller jusqu'à tout concéder, ne serait-il pas raisonnable de considérer les choses avec plus d'attention, au lieu de les rejeter en bloc ? Très fréquemment encore, dans certains milieux aveuglément conservateurs, on anathématise, sans étudier ni comprendre, en recourant à des procédés peu charitables qui ne font qu'envenimer les plaies et accroître les déviations » (Cf. *Études franciscaines*, août 1907).

<sup>14</sup> « Eux, ils sont du monde ; c'est pourquoi ils parlent d'après le monde et le monde les écoute. » (1 Jean, 4,5).

<sup>15</sup> « Ce fut la nécessité de discuter avec les hérétiques qui contraignit de rechercher des mots nouveaux pour exprimer l'ancienne foi en Dieu » (s. Thomas d'Aquin, *Somme de théologie*, Ia, q. 29, a. 3, ad 1).

<sup>16</sup> *Somme de théologie*, Ia, q. 31, a. 2 ; Ia IIae q. 11, a. 2, ad 2 : « la confession est (...) un acte de foi. C'est pourquoi, s'il y a dans le domaine de la foi une manière de parler désordonnée, la corruption de la foi peut en découler ».

<sup>17</sup> Le P. Arintero, a en effet consacré le tiers des quatre volumes originaires de son ouvrage théologique à l'étude la théologie spirituelle, sous le titre *L'Évolution Mystique*. Ce profond et dense travail a reçu un accueil important et louangeur de la part des personnes engagées dans l'enseignement et l'apprentissage des questions les plus sublimes et les plus difficiles de la théologie, au point de devenir un ouvrage de référence dans de nombreux centres d'enseignement. En outre, un nombre énorme d'âmes y ont trouvé la doctrine solide et nourrissante dont elles avaient besoin pour marcher vers la sainteté. Cet ouvrage fut, sans aucun doute, celui qui a le plus contribué à forger la réputation de sagesse et de sainteté qui continue d'auréoler le nom du P. Arintero, et qu'il continue de mériter avec les titres suivants: *apôtre de la véritable mystique traditionnelle, restaurateur des études mystiques, etc.* La première édition de *L'Évolution mystique* se fit à Salamanque en 1908. En quelques années, et après des milliers d'exemplaires, cet ouvrage fut réédité jusqu'à dix fois. La dernière édition a paru en 1968, publiée à Madrid par la *Biblioteca de Autores Cristianos* (BAC), avec 798 pages bien remplies (note du P. Arturo Alonso Lobo).

<sup>18</sup> « Tu ignores encore bien des choses pour n'être pas passé de la théologie spéculative à la théologie affective, de la science à la sagesse, théologie que l'on qualifie à raison de *mystique*, c'est-à-dire *cachée*, puisqu'elle est connue de très peu (...). Il s'agit de la connaissance expérimentale de Dieu (...). C'est pourquoi Gerson [dans son ouvrage *de mystica theologia*] soutient qu'il convient au plus haut degré que les théologiens scolastiques, même lorsqu'ils manquent de dévotion, lisent fréquemment des ouvrages de théologie mystique. Cette lecture engendre l'amour et fait naître un certain désir d'expérimenter et de connaître ces idées (...) parce que *la Parole de Dieu est un feu qui brûle*. S'ils parviennent par ce chemin à la contemplation, alors ils pourront pleinement recevoir le nom de théologiens tout à fait consommés, ainsi que le furent, comme nous le savons, saint Thomas, saint Bonaventure et tous les autres dont nous conservons avec fierté le souvenir » (Fr. Bartolomé des Martyrs, *Comp. Mysticæ doctr.*, c. 26).

<sup>19</sup> « Car la connaissance de Dieu qui s'obtient par les autre sciences illumine l'intelligence seulement, en montrant que Dieu est la cause première, qu'Il est un et sage etc. Mais la connaissance de Dieu qui s'obtient par la foi *illumine l'intelligence et charme l'âme*, parce qu'elle dit que, non seulement Dieu est la cause première, mais qu'Il est notre sauveur, notre rédempteur, qu'il nous aime et qu'il s'est incarné pour nous; toutes ces vérités enflamment l'âme. Il faut donc dire que par nous Dieu répand en tous lieux pour celui qui croit *le parfum de sa connaissance*, c'est-à-dire la connaissance de sa suavité (...) (Cf. s.Thomas d'Aquin, *in 2 Cor.*, 2,14).

<sup>20</sup> « Oh Verbe de Dieu (...) lumière, sans laquelle il n'y a que ténèbres ; chemin, hors duquel il n'y a qu'erreur ; vérité, sans laquelle il n'y a que vanité ; vie, sans laquelle n'existe que la mort ; dis une parole, Seigneur : *que ta lumière soit*, pour que je voie la lumière et que j'évite les ténèbres ; que je voie le chemin, pour que j'évite ce qui est sans chemin ; que je voie la vérité, et que j'évite la vanité ; que je voie la vie, et que j'évite la mort ». « C'est pourquoi se séparer du Verbe équivaut à demeurer sans chemin, sans vérité, sans vie ». « Il est prouvé chaque jour que plus quelqu'un *s'éloigne* de toi, lumière véritable, plus il se retrouve entouré par les ténèbres du péché ; et plus il est alors enténébré, et *moins il connaît* » (cf. Saint Augustin, *Soliloques*, c. 4, 5, 17).

<sup>21</sup> « Si l'on trouve beaucoup de sages consommés en théologie mystique qui n'aient pas été versés dans la théologie spéculative, aucun théologien purement spéculatif n'est jamais parvenu à un tel sommet de perfection. Bien plus, il n'est pas même possible d'être parfait en théologie spéculative sans la mystique. il en est ainsi parce qu'il ne sera jamais légitime à personne de comprendre les paroles de l'Apôtre, ou d'un prophète, sans être pénétré de l'esprit de leurs écrits. Comment serait-il possible que quelqu'un sache exactement ce qu'est la liberté des enfants de Dieu, ou la douceur de l'amour divin, s'il n'a jamais pu l'expérimenter ? » (Cf. Fr. Bartolome des Martyrs, *Comp. mysticæ doct.*, c. 12, § 1).

<sup>22</sup> « On n'accède à la vérité que par la charité » (s. Augustin, *Contra Faust.* 1, 32 ; cf. Jean 8, 54-55 ; 1 Jean 2, 4 ; 4, 7-8 ; 5, 20).

<sup>23</sup> « C'est par le feu de la charité qu'est concédée la connaissance de la vérité » (s. Thomas d'Aquin, *in Joan.*, V, lent. 6).

<sup>24</sup> « Car il y en a qui veulent savoir, sans se proposer d'autre but que de savoir, c'est là une *curiosité honteuse*. Il y en a qui veulent savoir, afin qu'on sache qu'ils sont savants, c'est là une *vanité honteuse* (...). Il y en a qui veulent savoir pour vendre leur science, c'est-à-dire pour amasser du bien, ou obtenir des honneurs, et c'est un *trafic honteux*. Mais il y en a aussi qui veulent savoir pour édifier les autres, c'est la charité ; et il y en a qui veulent savoir pour s'édifier eux-mêmes, et c'est prudence » (s. Bernard, *Sermon 36 sur le Cantique*, n° 3, PL 183).

<sup>25</sup> Cf. Groot, O. P., *Summa Apologetica*, 2e éd., q. 19, a. 5, p. 782 ; Gardeil, *Du Donné révélé*, Liv. 2, I.

<sup>26</sup> « Les mystiques, en effet, ont une certaine expérience des réalités surnaturelles elles-mêmes qui sont en nous par la grâce : c'est précisément dans cette *expérience du surnaturel* que paraissent consister les *état mystiques*. De là vient que, pour décrire ces choses, ils recourent à des expressions qui sont, sinon plus exactes, du moins *plus vivantes* et plus concrètes que les formules théologiques. Ils recourent à des analogies et à des images qui, quoiqu'imparfaites, sont les plus aptes et celles qui suppléent le mieux à l'expérience elle-même. C'est *un grand secours* pour la théologie, car de cette manière le théologien se met en contact avec *la réalité*. Telle parole de saint Bernard ou d'un moine inconnu sur *le silence* de l'âme en présence de Dieu, sur le *toucher divin* au plus intime de l'être, sur le mystérieux *pas de de Dieu*, comme une lampe dans une nuit profonde, fait entrevoir mieux que les formules abstraites et sert singulièrement à les vivifier » (cf. P. Bainvel, s.j., *Nature et surnaturel* [1903], p. 77).

<sup>27</sup> « La scolastique et la mystique se complètent mutuellement et se maintiennent en équilibre. La première donne à la seconde plus de clarté dans les idées et de propriété dans les expressions, évitant la formation de certains concepts obscurs et fantastiques. La seconde communique à la première chaleur et profondeur de sentiment, en la rapprochant des domaines de la vie ; et elle la préserve de tomber dans des abstractions excessives et dans l'oubli de la fin suprême à l'occasion de discussions particulières. C'est pourquoi les plus célèbres théologiens du moyen-âge étaient également versés dans la scolastique et dans la mystique. L'impulsion du coeur a parfois précédé le pénible travail de la recherche, et l'expérience interne a toujours aidé à l'acquisition d'une plus parfaite connaissance de Dieu » (Card. Hergenroter, *Hist. Eccles.* V, c. 32, § 2).

<sup>28</sup> Cf. Melchor Cano, *De locis*, L. VIII, c. 1, 4-5 ; L. IX, c. 1 et 7.

<sup>29</sup> « Le christianisme - disent les modernistes - est, pour la critique, un fait comme n'importe quel autre, soumis aux mêmes lois du développement, influencé par les mêmes causes politiques, juridiques et économiques, et capable des mêmes variations ». « A les entendre, on croirait que c'est une même chose de progresser et de détruire les dogmes, les sacrements, l'essence de toute l'Église » (Cf. P. Groot, *Op. Cit.*, p. 280).

<sup>30</sup> Tel fut le cas de la réforme réalisée par sainte Thérèse. « *Elle est nouvelle* », s'exclamait le P. Bañez - en la défendant contre ceux, nombreux, qui tentaient de la détruire comme une *innovation* (cf. *Chronique carmélitaine*, L. I, c. 45), « elle est nouvelle, je l'avoue ; et comme telle elle a causé les effets que produit ordinairement la nouveauté chez les médiocres. Ce n'est pas une raison pour qu'il en soit de même chez les gens graves et prudents, car toute nouveauté n'est pas répréhensible. Est-ce qu'autrement les autres ordres religieux auraient été jamais fondés ? Les réformes que nous voyons chaque jour, et celles qu'ont connues nos prédécesseurs ne sont-elles pas survenues lorsqu'on les attendait le moins ? L'Église chrétienne n'a-t-elle pas elle-même été de nouveau réformée ? Assurément, jamais rien ne pourrait être augmenté en elle, si excellent que ce soit, si nous succombions tous à *la peur pusillanime de la nouveauté*. Ce qui est introduit pour la plus grande gloire de Dieu et la réforme de nos mœurs ne doit pas être appelé nouveauté ou invention, mais *renovation* de la vertu, toujours ancienne. Les arbres sont-ils nouveaux parce qu'ils se revêtent au printemps, et le soleil, qui naît chaque jour ? Pourquoi serait-il alors répréhensible aux ordres religieux de se renouveler ? Qu'y a-t-il de plus répréhensible pour eux, de perdre leur antique splendeur ou de la recouvrer ? »

<sup>31</sup> Cf. Rom. 8, 5-8 ; 1 Cor. 1, 18-25 ; 2, 6-16 ; 3, 18-20 ; C'est pourquoi la *Doctrine de Apôtres* dit ceci : « Tout prophète qui parle en esprit, ne le mettez pas à l'épreuve et ne le jugez pas, car tout péché sera remis, mais ce péché-là ne sera pas remis » (Cf. *Didaché*, XI, 3). Cf. Mt 12, 32 ; Lc 12, 10.

<sup>32</sup> *Somme de théologie*, IIa IIae q. 171, prologue ; s. Jean de la Croix, *Cantique spirituel*, 37.

<sup>33</sup> « Quand on aime ce que l'on connaît de quelque manière, le même amour fait qu'on le connaît mieux et plus parfaitement » (Cf. S. Augustin, *in Ioan.* 18, 7 ; Tract. 96, 4 ; PL 35, 1870).

<sup>34</sup> Cf. 1 Cor. 1, 18-25 ; 2, 6, 8, 14 ; s. Jean de la Croix, *Cantique spir.*, 26.

<sup>35</sup> « L'évolution doctrinale peut proposer *de nouvelles questions* et, par là même, *de nouvelles conclusions*. Quand l'Apôtre recommande d'éviter de profanes *vocum novitates*, il ne se réfère pas à ces nouvelles expressions, qui n'ont rien de profane et qui sont la naturelle efflorescence de l'esprit théologique. Ceux qui comprennent en quoi consistent la vie du dogme et l'évolution de la théologie ne mettront pas ces assertions en doute » (Cf. P. Gardeil, o.p., *Le donné révélé et la théologie*, 1910, p. 151).

<sup>36</sup> J. V. Bainvel, *La théologie catholique au XIXe siècle*, 1904, intro. P. XIV.

<sup>37</sup> « Ce ne sont donc pas seulement les hommes revêtus du sacerdoce, mais tous les fidèles sans exception qui doivent se dévouer aux intérêts de Dieu et des âmes : non pas, certes, chacun au gré de ses vues et de ses tendances, mais toujours sous la direction et selon la volonté des évêques, car le droit de commander, d'enseigner, de diriger n'appartient dans l'Église à personne autre qu'à vous, établis par l'Esprit-Saint pour régir l'Église de Dieu » (s. Pie X, Encycl. *E supremi apostolatus*, 4 octobre 1903). « Nous voudrions stimuler le zèle de tous – ajoutait-il – pour que chacun, selon sa condition et ses forces, contribue à l'œuvre de restauration chrétienne » (Encycl. *Editae saepe*, 26 mai 1910, n. 23).

<sup>38</sup> Cf. *Institutio spirit.*, c. 1, n. 3 ; cf. Thomas d'Aquin, *Contra gentes*, I, c. 6 ; *Somme de théologie*, IIa IIae, q. 171, prol. ; Garrigou-Lagrange, *Le sens commun, la philosophie de l'être et les formules dogmatiques*, II P. c. 3, § 5.

<sup>39</sup> Cf. *Dialogue*, III, 12.

<sup>40</sup> Cf. *Œuvres*, III P, c. 5.

<sup>41</sup> « Certains sont des lampes seulement dans la mesure où ils exercent une charge, mais quant aux effets, ils sont éteints. Car de même qu'une lampe ne peut briller que si on l'allume, de même la lampe de l'âme ne donne de lumière que si elle brûle après avoir été allumée au feu de la charité. Voilà pourquoi le feu précède la lumière. C'est par le feu de la charité qu'est donnée la connaissance de la vérité » (s. Thomas d'Aquin, *In Ev. Joan.* V, lect. 6 ; cf. s. Jean de la Croix, *Le Cantique spirituel*, annot. au chant 29).

<sup>42</sup> « Les vrais réformateurs comprennent cela très clairement. Ils ne tuent pas la fleur pour sauver la racine. C'est-à-dire, qu'ils n'introduisent pas de divorce entre la foi et la sainteté. Ils cultivent au contraire les deux, les embrasant l'un et l'autre du feu de la charité, qui est "le lien de la perfection" (Col. 3,14). Obéissant à l'Apôtre, ils "garder le dépôt" (1 Tim. 6,20). Loin d'obscurcir ou de diminuer sa lumière devant les nations, ils répandent au loin et abondamment les plus salutaires eaux de vérité et de vie qui jaillissent de cette source. Ils combinent théorie et pratique. Par la première, ils sont prêts à résister à la "mascarade de l'erreur" et, par la seconde, ils appliquent les commandements à l'activité morale. De cette manière, ils emploient tous les moyens appropriés et nécessaires pour atteindre la fin, à savoir, l'éradication du péché et le perfectionnement "des saints pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ" (Eph. 4,12). C'est précisément à cette fin que tendent tous les statuts, les canons, les lois des Pères et des Conciles. C'est ce à quoi sont ordonnés tous les moyens d'enseignement, de gouvernement, de sanctification, des organismes de bienfaisance de toutes sortes. C'est à cela que tendent toute la discipline et toute l'action l'Église. Lorsqu'un vrai fils de l'Église s'engage à se réformer soi-même et à réformer les autres, il fixe ses yeux et son cœur sur de tels maîtres de la foi et de la vertu » (s. Pie X, Encycl. *Editae Saepe*, 26 mai 1910).

<sup>43</sup> Cf. s. Louis Grignon de Montfort, *La vraie dévotion à la sainte Vierge*, I, II.

<sup>44</sup> Cf. Bellamy, *La théologie catholique au XIXe siècle*, c. 8, § I.

<sup>45</sup> « Aujourd'hui les considérations morales et pieuses sont laissées à la théologie ascétique, tandis que la dogmatique se réserve le domaine de la spéculation. Pourtant, en réalité elles relèvent toujours de la doctrine catholique. Les Pères ne connaissaient pas cette séparation qui allait s'introduire avec le progrès même de la science sacrée ; et ils ont eu le mérite de nous donner une doctrine peut-être moins didactique, mais plus vivante. Il y a une différence de méthode et non une opposition de principes » (cf. Rivière, *La Rédempt.*, c. 15, IV).

<sup>46</sup> « Les pasteurs selon mon cœur (...) vous conduiront sagement » (Jérémie 3,15). « Les lèvres du prêtre doivent garder la sagesse, et de sa bouche doit sortir la doctrine » (Malachie 2,7).

<sup>47</sup> « L'ancienne Église latine n'a jamais spéculé sur ses croyances pour le seul goût de spéculer ; mais seulement pour s'édifier ou les défendre » (cf. Tixeront, *Hist. dogm.* II, chap. 9, § 1).

<sup>48</sup> Cf. A. Gardeil, *Le donné révélé et la théologie*, pp. 271, 279.

<sup>49</sup> « Malheureusement, les sophistes - déplorait déjà Clément d'Alexandrie - s'emparant de quelques éléments de vérité, les mélangent à leurs *inventions humaines* et à leurs *artifices*, et se glorifient d'appartenir à une *école* plutôt qu'à l'*Église* » (cf. *Stromat.* 7,15). « Les hérétiques entrelacent Jésus-Christ et leurs propres spéculations » disait saint Ignace (cf. *Trall.* 6,2). « Chacun - ajoutait saint Irénée - tordant la norme de la vérité, n'a pas honte de se prêcher soi-même » (cf. *Adv. haeres.* 3,3). Voir Melchor Cano, *De locis*, 8, 1 et 4.

<sup>50</sup> « Nous n'avons aucun pouvoir contre la vérité ; nous n'en avons que pour la vérité » (2 Cor. 13,8). « Abandonnons donc nos préoccupations vaines et vides et revenons à la glorieuse et vénérable règle de notre tradition » (1 Clément, 7,2).

<sup>51</sup> « La volonté créée n'est pas lumière ni règle de vérité ; elle participe seulement de la lumière ; c'est pourquoi communiquer les choses qui dépendent de la volonté créée, en tant que telle, ce n'est pas illuminer. Il n'importe pas en effet à la perfection de mon intelligence de savoir *ce que tu veux ou ce que tu comprends* ; ce qui importe à mon intelligence c'est de connaître *la vérité des choses* » (s. Thomas d'Aquin, *Somme de théologie*, I, q. 107, a. 2).

<sup>52</sup> *De locis*, IX, chap. 1 et 7.

<sup>53</sup> Cf. Bellamy, *La théologie catholique au XIXe s.*, chap. 11, I.

<sup>54</sup> Cf. Bellamy, *loc. cit.*

<sup>55</sup> « Ce qui est vieilli et vétuste est près de disparaître » (Héb., 8,13).

<sup>56</sup> « L'institution de l'Église est première par rapport à l'action des ministres, comme l'oeuvre de la création est première par rapport à l'oeuvre de la nature » (cf. saint Thomas d'Aquin, in *IV Sent.*, d. 17, q. 3, a. 1 ad 5).

<sup>57</sup> « Nous proclamons qu'il faut recevoir de bonne grâce et avec reconnaissance toute pensée sage, toute invention heureuse, toute découverte utile, de quelque part qu'elles viennent » (cf. Léon XIII, Enc. *Aeterni Patris*, 4 août 1879).

<sup>58</sup> « (...) que [les études bibliques] fassent dans le cours des temps, de tels progrès qu'elles soient vraiment l'appui et la gloire de la vérité catholique, et un don divin pour le salut éternel des peuples » (Léon XIII, Enc. *Providentissimus Deus*, 18 novembre 1893 ; cf. *Documentos bíblicos*, BAC p. 241, n°130. S'adressant à la Commission biblique en 1902, il ajouta : « Connaissant avant tout l'état actuel de ces disciplines, rien de tout ce qui a de nouveau suscité l'intérêt des modernes ne doit vous apparaître étranger à votre charge. Bien au contraire, vous mettrez le plus grand soin à accepter sans retard ce qui est produit chaque jour d'utilisable pour l'exégèse biblique, et vous en ferez un usage commun dans vos écrits. À cette fin, vous devrez vous efforcer de cultiver la philologie et les études voisines et de suivre leurs avancées » (Lettre apostolique *Vigilantiae studii*, pour la fondation de la Commission biblique, 30 octobre 1902, cf. *Documentos bíblicos*, BAC p. 251, n°144).

<sup>59</sup> « (...) c'est la notion même de l'infaillibilité ecclésiastique, c'est, au fond, toute la théologie catholique dans ses principes fondamentaux, c'est la philosophie générale de la religion, les sources et les lois de la connaissance religieuse, qui sont en cause » [A. Loisy (1857-1940), *Simple réflexions sur le décret du Saint-Office, Lamentabili sane exitu, et sur l'Encyclique, Pascendi dominici gregis*, p. 24)]. « Le modernisme – ajoute-t-il – met en question ces principes, à savoir l'idée *mythologique* (!) de la *révélation extérieure*, la valeur absolue du dogme traditionnel, et l'autorité absolue de l'Église » (op. cit. p. 288). Non content d'apporter ces démolitions, ce coryphée de l'erreur ne craint pas de les étendre à la religion naturelle elle-même, jusqu'à mettre en doute l'existence de Dieu. « La question qui est fond du problème religieux dans le temps présent – écrit-il ailleurs – n'est pas de savoir si le Pape est infaillible, ou s'il y a des erreurs dans la Bible, ou même si le Christ est Dieu (...!) ou s'il y a une révélation, tous problèmes surannés, ou qui ont changé de signification, et dépendent du grand et unique problème, mais de savoir si l'univers est inerte, vide, sourd, sans âme, sans entrailles, si la conscience de l'homme y est sans écho plus réel et plus vrai qu'elle-même. (...) Vais-je verser dans le *monisme*, dans le panthéisme ? Je l'ignore » (*Quelques lettres sur des questions actuelles et sur des événements récents*, Lettre 19, pp. 45-48).

<sup>60</sup> Le fait de n'admettre aucune sorte d'évolution doctrinale est – comme l'observe très bien le P. Groot – l'une des erreurs capitales des protestants orthodoxes. Ne reconnaissant comme parole de Dieu que ce qui est expressément contenu dans les Écritures [comme si tout ce qu'a dit notre Seigneur avait pu être écrit], ils nient que ces paroles soient esprit et vie (cf. *Summa apol.* q. 19, a.5). La proposition 57 condamnée par le décret *Lamentabili* [du 3 juin 1907] dit : « L'Église se montre hostile aux progrès des sciences naturelles et théologiques » (cf. *Denz.* 2057).

<sup>61</sup> La 95<sup>e</sup> des propositions de Quesnel, condamnée par Clément XI parlait des « signes les plus sensibles de la décrépitude de l'Église » (cf. *Denz.* 1445).

<sup>62</sup> « Les erreurs que l'Église vient de condamner, étaient déjà condamnées par la conscience catholique (...). L'Église se devait de s'exprimer, et elle l'a fait avec une précision admirable (...). Désormais, éclairés et fortifiés par cette leçon, les chercheurs catholiques pourront reprendre leurs travaux avec un élan et une confiance renouvelés. Car il ne peut plus y avoir aucun doute quant à l'objet qu'ils doivent se proposer et à au chemin qu'ils doivent suivre » (cf. Baudrillart, *Rev. pr. d'Apol.*, 1<sup>er</sup> août 1907, p. 578).

« La portée de cet acte pontifical est telle que non seulement elle ne s'est pas s'estompée pas avec le temps écoulé, mais semble au contraire s'accroître et se manifester davantage chaque jour. Je n'hésite pas à affirmer que d'ici vingt ans, cette importance sera mieux comprise par la nouvelle génération » (cf. Gaudeau, *La foi catholique*, 1908, p. 232).

<sup>63</sup> Cf. P. Cazes, *Revue Thomiste*, mars 1909, p. 199.

<sup>64</sup> Cf. Lepin, *Les théories de Loisy*, pp. 145, 369-370. « Le modernisme est au véritable et légitime amour du *moderne* ce que le libéralisme est au culte sincère de la liberté, ce que le criticisme est à la véritable critique, ce que le positivisme est à la droite appréciation du fait positif. Le libéralisme est l'excès et la corruption de la liberté ; le criticisme est l'abus et la destruction de la critique ; le positivisme, en tant que système exclusif, parvient logiquement à dénaturiser, méconnaître et même supprimer le fait réel, positif et visible, sous prétexte de lui donner la valeur qui lui est due. (...) L'Église respecte, aime et admet, dans ce qui est *moderne*, ce qui doit vivre, c'est-à-dire le lien mystérieux qui, sans lui ôter sa de Trente nouveauté, le met en relation avec le passé, pour le continuer et préparer l'avenir. Tel est le postulat même de la tradition. (...) Ce que l'Église réproouve dans le modernisme c'est un philosophie e fausse et destructrice, le système d'une évolution sans norme et sans limites, d'un relativisme qui n'admet aucun principe absolu, susceptible d'être scientifiquement prouvé par la raison, d'un criticisme qui se refuse à reconnaître que la rais » »on humaine soit en contact réel avec une vérité distincte d'elle-même, indépendante d'elle et supérieure, qui puisse la dominer » (cf. Gaudeau, *op. cit.*, pp. 248-251).

<sup>65</sup> « Le mépris des doctrines que les Pères nous ont transmises en dépôt – écrit le Cardinal Merry del Val (19 octobre 1906) à l'évêque de Ripatransone – lui déplâit tout autant que la peur de tout progrès scientifique ».

<sup>66</sup> Ainsi, cette condamnation ne doit pas servir à cautionner notre paresse, mais à nous encourager à travailler pour clarifier la vérité. Il ne suffit pas de détester le modernisme : il faut le réfuter par des arguments pertinents, ce pourquoi il est nécessaire d'étudier à fond de nombreuses questions très complexes et se tenir au courant du véritable mouvement moderne, afin de ne pas nous exposer « à inclure dans nos censures même les meilleurs apologistes qui ne pensent pas comme nous », ainsi que nous y encourageait récemment le cardinal archevêque de Pise.

« La condamnation de l'erreur n'est qu'une partie de la mission de l'Église. Si le progrès vital d'un être est conditionné par des préservations extérieures, il ne se produit cependant que par la poussée intérieure de la sève nutritive. Aux interventions protectrices de l'autorité supérieures, et pour que celles-ci produisent tous leurs effets, il faut que suive une recrudescence de la vie chrétienne, silencieuse et intérieure, mais active et vigoureuse. Ainsi, dans la lutte gigantesque contre le protestantisme, au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Église n'est sortie pleinement victorieuse qu'avec l'aide des grands Saints, des théologiens, des réformateurs et des fondateurs d'Ordres qui, immédiatement après la publication des définitions de Concile de Trente, ont donné à la foi chrétienne un si rapide accroissement de vitalité. Puisse se produire de nos jours une pareille floraison de saints, de docteurs, d'apôtres et de réformateurs, afin que l'erreur une fois anathématisée, brille la vérité montrant sa fécondité conquérante ! » (cf. Guibert, *Rev. pr. d'Apol.*, 1<sup>er</sup> octobre 1907, p. 34).

« Les documents pontificaux dirigés contre le modernisme ne constituent pas une fin en soi, mais un point de départ. Ils marquent la première étape de l'immense transformation qui, sur le plan des idées, doit s'opérer dans l'âme contemporaine » (cf. Cazes, I., *op. cit.*, p. 200).

<sup>67</sup> C'est ce que laisse entendre Loisy lorsqu'il écrit d'un ton triomphant : « L'Église romaine refuse de céder *la moindre chose* à l'esprit moderne, à la *science moderne* et à la *société moderne*. Le divorce est complet. L'Église vient de le proclamer » (cf. *Simple réflex.*, p. 276).

<sup>68</sup> « Ce que le pape a fait, c'est de montrer aux catholiques la barrière kantienne qui les empêcherait d'avancer ; et comme il veut que nous avancions, que la vérité et la pensée humaine avancent et progressent, en s'élevant toujours davantage vers l'idéal, il indique où se trouve la barrière qui empêcherait ce progrès » (cf. Gaudeau, op. cit., p. 239). De la sorte, « il a rompu les chaînes qui tenaient la pensée captive, et lui a ouvert les perspectives infinies de la vérité. Ainsi, sans rien abandonner du terrain déjà conquis par des multiples efforts répétés, en unissant son travail à celui des générations antérieures, la pensée contemporaine peut se lancer vers de nouvelles conquêtes et accroître chaque jour le patrimoine intellectuel de l'humanité. Le progrès ne peut pas consister à modifier constamment l'axe des concepts philosophiques ; à être aujourd'hui kantien, hier positiviste ou cartésien et demain évolutionniste ou pragmatique. Il y a dans les idées un fond essentiel et éternel qui, une fois trouvé, doit être conservé avec soin pour servir de base aux nouvelles constructions, de principe et de lumière aux nouvelles recherches » (cf. Cazes, *Revue thomiste*, mars 1909, p. 215).

<sup>69</sup> Le cardinal Ferrari, archevêque de Milan, après avoir déployé, tant d'énergie, comme il en a déployé dans la répression du véritable modernisme, a cru opportun de protester également contre les excès de certains anti-modernistes fanatiques : « il nous est très douloureux, dit-il, de voir que certains (...) en viennent à cette extrémité de voir du modernisme partout ou, du moins, à lancer des soupçons contre des personnes respectables, sans épargner les évêques eux-mêmes (...). Que l'on veuille bien noter que le modernisme, pratiquement, veut dire rébellion contre l'autorité ecclésiastique. Ne serait-il pas possible que certains anti-modernistes exagérés, portés à l'extrême opposé, tombent dans un *nouveau genre de modernisme* ? »

<sup>70</sup> « Sachez que Nous approuvons vivement ce petit ouvrage de votre main, dans lequel vous montrez que les écrits du cardinal Newman sont loin de s'opposer à notre Lettre Encyclique Pascendi, et qu'ils sont au contraire en parfaite harmonie avec elle : car vous n'auriez pu mieux servir ni la vérité, ni la dignité de l'homme. (...) Nous vous félicitons donc d'avoir, grâce à votre connaissance de tous ses écrits, si admirablement défendu la mémoire du meilleur et du plus sage des hommes contre toute atteinte » (s. Pie X, *Epistola ad Episcopum Limericiensis*, 10 mars 1908, AAS, vol. 41, p. 200).

Guibert fait bien ressortir l'opposition entre Newman et les modernistes en disant : « 1.°, le moderniste est *agnostique* : il ne connaît rien, au-delà des phénomènes et du moi ; et il professe n'avoir aucune certitude au sujet du monde suprasensible. Or, toute la vie de Newman, si (...) constamment en communication avec le monde invisible, proteste contre l'agnosticisme. 2.°, le modernisme est *naturaliste* dans sa manière de concevoir l'Écriture et les dogmes : il n'y voit pas un don d'en haut, mais un produit de la conscience humaine. Pour Newman, au contraire, l'Écriture est véritablement la parole de Dieu, et les dogmes ont été semés dans l'âme humaine par la main divine. 3.°, le moderniste plaide en faveur de *l'évolution des dogmes*, mais en un sens totalement humain : les germes formés dans le domaine du subconscient finissent par parvenir à la superficie de la conscience, où ils se développent par l'union avec d'autres éléments naturels. Newman enseigne, certes, l'évolution des dogmes ; mais, à la manière de Saint-Vincent de Lérins : (...) il y a développement d'un germe ; *parce que le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé*. Mais ce germe est venu d'en haut, et se développe sous des influences divines. 4.°, le moderniste met en doute *l'autorité doctrinale* de l'Église (...). Newman, au contraire, marche à la recherche de cette autorité, établie par Jésus-Christ, et il entre dans le catholicisme, parce que c'est là qu'il la rencontre » (cf. *Rev. pr. d'Apol.*, 15 novembre 1907, p. 278).

<sup>71</sup> Cf. Groot, *Summa apol.*, q. 19, a. 5 ; Gardeil, *Le donné révélé*, L. I, 2, II ; Bainvel, *De Magisterio vivo et trad.*, 3° P, c. 3 ; Fei, *De dogmatis evolutione*, art. 2.

<sup>72</sup> Cf. Grandmaison, *Le développement du dogme chrétien*, in *Rev. prat. d'Apol.*, année 1908, nn. 56-66 ; Lépicié, *Op. Cit.* ; etc.

<sup>73</sup> Lorsqu'il a reçu les deux derniers volumes ; lesquels – parce qu'ils étaient déjà achevés – purent être imprimés tandis que nous achevions celui-ci.

(\*) Note du présentateur de l'éditeur de 1974 (le P. Arturo Alonso Lobo, O. P.) : « Le P. Arintero publia les volumes III et IV de cet ouvrage en 1908 à Salamanque. Étant professeur au Collège *Angelicum* de Rome durant l'année universitaire 1909-1910, il fut reçu en audience par le Saint Pape Pie X, auquel il offrit les volumes déjà édités et promit de publier les deux premiers qui étaient alors en voie d'impression. Je fais mention de cette entrevue dans la biographie du Serviteur de Dieu intitulée : *Le P. Arintero, precursor clarividente del Vatican II* (Salamanca, 1970, p. 222). Le caractère anecdotique de cette rencontre se reflète dans les lignes suivantes : «Le P. Arintero s'approcha – naïvement enthousiaste – devant le Pontife lui-même pour lui offrir son ouvrage *La Evolución mística* – relié en cuir blanc et orné du blason papal. Le pape, qui avait dû réagir vigoureusement contre les excès évolutionnistes inhérents au courant *moderniste*, s'étonna de ce titre et demanda : «De quelle évolution s'agit-il ?» Le P. Arintero, nerveux et en même temps inspiré, justifia ce titre et la doctrine qui le fondait par une abondante série de citations de la Sainte Écriture – qui s'écoulaient spontanément en latin de ses lèvres – et dans lesquelles l'auteur sacré utilise le mot *évolution* comme synonyme de *croissance dans la charité, d'augmentation de la grâce, de transfiguration dans le Christ*, etc. Alors Pie X manifesta sa bienveillance et exprima sa gratitude, en exhortant l'auteur à poursuivre ce travail pour aider les âmes sur le chemin ascendant vers Dieu » (pp. 81-82).

FIN